



Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Le feuilleton Page D 5

Jean-Luc Hennig Page D 6

Antigone Page D 7

Fernand Ouellette Page D 8

Littérature jeunesse Page D 9

LIVRES

Visages de

Nancy Huston

Religieuses ou profanes, les diverses manières de célébrer la fête de Noël ne peuvent en ignorer l'origine: la naissance — de la lumière, de l'espoir, d'un enfant. Aussi la naissance est-elle au cœur des deux prochaines éditions du cahier *Livres*, à la une un peu spéciale, comme le veut cette période de l'année. Quoi de mieux, en effet, à offrir aux lecteurs qu'un avant-goût du livre qu'ils voudront peut-être lire dans quelques mois? Au programme de cette semaine: Nancy Huston.

En mars prochain, en même temps qu'un nouveau roman intitulé *Dolce Agonia*, celle-ci fera paraître un album, *Visages de l'aube*, en coédition chez Actes Sud/Leméac. À partir des photographies de Valérie Winckler, Nancy Huston a imaginé un personnage de sage-femme qui renoue en pensée le fil des naissances ayant jalonné sa vie. Fidèle à sa manière, l'auteur d'*Instruments des ténèbres* charge rapidement cette évocation d'un sens qui transcende la vie humaine. En voici le début.

NANCY HUSTON

Aie pitié de nous...
Mme Armande se penche avec difficulté pour nouer les lacets de ses bottines, pousse un grognement, se redresse, le visage rosi, se regarde dans la glace en ouvrant la porte mais c'est par automatisme, c'est sans espoir désormais ou plutôt sans intérêt; elle en rajoute, même, un peu, dans le genre patapouf disgracieux car elle se réjouit de la liberté que lui confère l'âge, non le grand âge mais l'âge certain, très certain même, comme on dit, ses cheveux sont gris tout gris et ses hanches ont doublé de volume depuis l'époque de sa jeunesse et ses varices la font souvent souffrir mais dans la rue elle goûte la liberté de se livrer à sa passion première: observer les autres, tous les autres, discrètement, attentivement, sans se lasser et sans cesser de s'émerveiller, car tous ces gens sont nés et elle sait ce que cela veut dire.

Aie pitié de nous: la phrase revient, alors que Mme Armande sort de l'immeuble et s'apprête à traverser la cour où, la cour où, mais le moment n'est pas encore venu de penser à cela, il faut qu'elle y arrive pourtant, bientôt, elle se l'est promis: tout au long de cette nuit elle rédigera enfin, dans sa tête, la lettre qu'elle doit envoyer à son fils aux États-Unis, dans le Connecticut, mais pour l'instant

VOIR PAGE D 2: HUSTON

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Georges Dor
Le fils de l'étendard

Louise Desjardins
La lave

Trevor Ferguson
Train d'enfer

Jeanne-Mance Delisle
Nouvelles d'Abitibi

Antoine Maillet
Mariagétas

Daniel Poliquin
La Côte de Sabie

Louis Gauthier
Le pont de Londres

Mettez-vous-en
plein les poches!

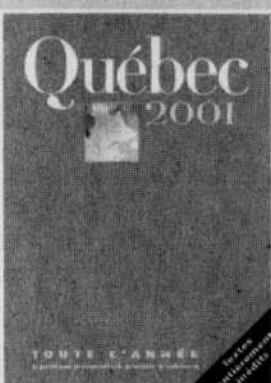
BIBLIOTHÈQUE
QUÉBÉCOISE
www.livres-bq.com

BQ

Les meilleurs choix



Les saisons de l'Arctique
39,95 \$



Québec 2001
24,95 \$



Khalil Gibran
34,95 \$



Le français au Québec
34,95 \$



Le Canada: une histoire populaire
39,95 \$



Guide Vidéo + DVD 2001
14,95 \$



LIVRES

HUSTON

Oui, elle voit dans la nuit des autres

SUITE DE LA PAGE D 1

elle ne connaît de cette lettre que la toute première phrase, *Aie pitié de nous*, elle s'imagina couchant sur le papier cette phrase-là puis tout se bloque, se paralyse, les larmes lui montent aux yeux et elle ne sait comment poursuivre. Dix jours ont passé et il faut qu'elle lui explique, à son fils, ce qui est arrivé; qu'elle trouve les phrases adéquates pour lui donner non seulement le fait mais si possible — oh si possible, aussi — son sens.

Mme Armande longe la large avenue et se dirige comme chaque soir vers le métro Tolbiac. Elle rafale de cette heure vespérale, surtout en cette saison, la mi-avril, quand, à huit heures, il fait ni jour ni nuit, que le ciel est mauve, que les épiciers chinois — elle salue l'un d'eux en passant — rentrent tranquillement leurs étalages de légumes, gingembres à tubercules, racines aux couleurs terreuses et ternes, que les grands enfants abandonnent à regret leurs bavardages et leurs cigarettes pour remonter chez eux où ils ne parlent ni ne fument... Mme Armande aime vivre ainsi, à rebours: sortir pour travailler quand les autres rentrent dîner et dormir, se coucher quand ils se lèvent — elle aime à s'imaginer comme un animal nocturne (mot qu'elle a appris récemment et qui l'enchantait), doté d'une faculté de voir la nuit.

Oui, elle voit dans la nuit des autres.

Au moment de passer le tourniquet du métro — ce n'est plus de toute aise, en raison de l'envergure de ses hanches, et la lanterne de son sac s'accroche à l'un des bras du tourniquet — une nouvelle phrase surnage et résonne, cris-

talline, dans son esprit: *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font*. Cette phrase de Jésus sur la croix lui a toujours paru belle et harmonieuse: sursaut de pitié pour les hommes malgré les affres d'une mort cruelle. Ces vestiges de son enfance catholique en Normandie lui reviennent en mémoire ces jours-ci, elle ne sait pourquoi, de manière lancinante; ce n'est pourtant pas cela qu'il faut offrir à son fils Robin. A lui ces phrases ne seront d'aucun secours: il n'est pas croyant, n'a même pas fait sa première communion... Sûrement porte-t-il en lui, grâce à ses études littéraires, d'autres bribes de sagesse et de beauté auxquelles il peut s'accrocher quand le sol se dérobe sous ses pieds... Oh mon fils, se dit soudain Mme Armande, comment vais-je faire pour te le dire?

Elle entre dans le métro et s'installe, heureuse de trouver une place assise. Robin, elle le sait, sortirait maintenant de sa poche ou de sa sacoche un mince volume de Baudelaire ou de Pessoa, de Milosz ou de Rimbaud, mais elle, non, elle lit le monde, observe les myriades de petites scènes, les microdramas qui se déroulent sous ses yeux à chaque instant, et tente de se glisser dans la peau des autres: derrière les sourcils froncés de ce jeune Blanc qui, assis en face d'elle, lit les petites annonces du *Figaro*, ou dans le cœur de cette fillette, rabrouée par sa mère une! deux! trois! quatre! cinq fois entre place d'Italie et Denfert-Rochereau; elle se demande à quoi cela ressemblerait d'être chacun de ces individus, de se dépatouiller avec ce corps-là, cette destinée-là, ces soucis d'argent cette peine d'amour cette grave maladie d'un

parent ou d'un enfant... et l'énigme ne cesse de la tarauder: Comment se fait-il, mon fils, que certains êtres soient bons et d'autres, pas bons du tout?

Cette phrase devrait-elle figurer dans la lettre? Peut-être, mais pas au début; ce serait tourner autour du pot. En longeant le quai du métro aérien à Denfert-Rochereau, Mme Armande s'évertue à scruter chaque individu qu'elle croise. Ça ressemblerait à quoi, se demandait-elle, d'être cette belle jeune femme crispée aux allures de mannequin — bottes de cuir rouge qui lui montent jusqu'aux cuissées, mini-jupe, tignasse blond-platine — qui avance d'un pas rapide mais légèrement heurté... vers quel sinistre rendez-vous? Qui l'a serrée dans ses bras, et bercée, quand elle avait 18 mois? Ou cet homme d'affaires stressé, pressé, excédé, qui, avant de s'engouffrer dans l'escalier, profite du quai en plein air pour cracher des mots rageurs dans son portable: *«Ça fait six mois que je leur dis de vendre, non mais j'en ai marre, moi, je les emmerde, tu comprends?»*... Ou ce violoniste très laid, à la peau criblée de petite vérole, qui joue devant son étui-sébile une *Partita* de Bach... Ou cette Africaine plantureuse vêtue d'un boubou et d'un turban aux couleurs vives, assise sur un banc à attendre la rame de la ligne n° 4, trois sacs Tati coincés entre ses pieds aux chaussures usées, déformées par des cors et des oignons... De quel pays ensoleillé a-t-elle été chassée par la guerre ou la famine, se demande Mme Armande? Elle-même, heureusement, a de bons pieds sains et solides; les varices, en revanche, commencent à l'embêter car son métier requiert la station debout, le piétinement pendant des heures et parfois, souvent, des courses piquées le long du couloir...

Lys est morte

Toutes les nouvelles importantes, se dit Mme Armande, toutes les phrases monumentales, monstrueuses, fracassantes de la vie se composent de trois mots. *«Je t'aime»*, par exemple: phrase prononcée par Joachim le père de Robin, homme merveilleux toujours; *«Je t'aime»*, lui avait-elle répondu et pense-t-elle encore en ce moment: phrase sacrée qu'elle n'a prononcée à l'intention d'aucun autre homme, ni avant ni après, car cet amour-là, les 10 années d'amour avec Joachim, avaient suffi pour irradier de bonheur toute son existence. *«On se marie!»* Autre phrase de trois mots. *«Robin est né!»* Les événements de l'état civil, ceux que l'on inscrit dans le livret de famille; trois mots. Mais, comme le cadavre de la jeune fille est apparu sur la page que rédige dans sa tête Mme Armande, elle s'empresse de l'entourer d'autres mots, et d'autres encore, comme autant de coussins, d'oreillers duveteux, de couettes en satin et en soie destinés à amortir le choc de cette image. Car elle sait que ce sera un choc pour Robin d'ouvrir sa lettre et de lire cette phrase en sortant le matin, debout sur le perron de sa maison dans cette ville américaine qu'elle ne

connaît pas, ne peut même pas imaginer, la ville de New Haven dans le Connecticut.

Elle est de ces phrases qui rompent la continuité rationnelle et rêveuse de la pensée, vous font vous redresser et blêmir, le souffle suspendu, les pensées tournoyant dans une blancheur de non-sens; comme une éclipse ou un cour-circuit sauf qu'au lieu d'être dans le noir vous êtes plongé dans le blanc et vous répétez encore et encore, d'une voix également blanche: ce n'est pas vrai non non non je n'arrive pas à le croire non ce n'est pas vrai, reprenant chacun des mots en succession. *Lys*, mais est-il possible que nous parlions bien de la même personne (sauf que, de *Lys*, il n'y en a pas deux), est, non pas «on a cru qu'elle était»? non pas «elle sera peut-être»? non pas «on a ouï dire qu'elle serait»? morte, le plus incroyablement le plus inadmissible, le mot qui ne passe pas, essayez plutôt d'avaler une brique entière que de faire accepter à votre esprit ce mot de morte: «malade», passe encore, «blessée», d'accord, «presque morte», si vous voulez, ou «a failli mourir», à la rigueur «est mourant», mais ça, ça non, tout de même, non non non non, pas ça.

A tout prix Mme Armande doit trouver les mots velours les mots satin les mots fleurs parfum musique pour entourer cette phrase au moment où son fils la lira. A pas tranquilles, elle longe maintenant la rue d'Alésia, elle n'est pas en retard et la soirée d'avril est suave, délicieuse. Tournant dans une rue étroite bordée de prunus et de lauriers roses, elle hume leur parfum et lève les yeux: sur le ciel gris-mauve se détache une lune presque pleine, elle sera pleine après-demain et les choses se calmeront mais cette nuit et la prochaine risquent d'être mouvementées, c'est ainsi dans toutes les maternités du monde, tous les obstétriciens et sages-femmes le savent et s'y préparent, ils essaient de venir avec des réserves exceptionnelles d'énergie, de sérénité et de sang-froid; les jeunes infirmières terminent souvent ces nuits-là dans des crises de nerfs mais les sages-femmes ne peuvent se permettre ce luxe car c'est d'elles que dépend le service.

Celui-ci dépend de Mme Armande en particulier: elle est la doyenne, le pilier de cette maternité à la réputation excellente. Dix enfants, en moyenne, naissent ici chaque 24 heures mais il n'est pas rare d'en voir arriver 15 et son record est de 21; en 30 ans elle a mis au monde des milliers, non, des dizaines de milliers de bébés, toute une ville de bébés, un mini-Paris avec ses bourgeois et ses ouvriers, ses cadres et ses balayeurs des rues... *«Elle en a vu d'autres!»* dit-on d'elle, toujours, après un accouchement particulièrement sanglant ou délicat ou dangereux; elle en a vu d'autres, c'est vrai, et d'autres encore, mais elle n'est pas blasée, loin de là; encore maintenant, elle vit chaque naissance comme un miracle.

(Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditeurs)

VOYAGES

La ville aux mystères

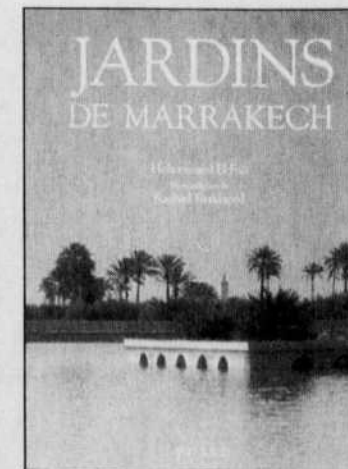
ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Qui a arpenté la ville de Marrakech conserve en lui l'empreinte de ses mystères. La vieille cité marocaine où les caravanes venaient s'échouer après la traversée du désert et de l'Atlas, et dont la place Djemâa el-Fna constitue toujours le cœur battant, fut aussi une oasis célèbre pour ses magnifiques espaces verts.

«Rien n'est plus obscur que l'histoire des jardins de Marrakech», écrivait-il y a quarante ans G. Deverdur. Certains d'entre eux ont survécu et on en parcourt les allées avec fascination, mais la mémoire des merveilles où plans d'eau et palmeraie se répondaient s'est évanouie ou rétrécie comme peau de chagrin.

Une reconstitution de la mémoire de ces jardins médiévaux fut amorcée puis interrompue en 1912, au début de la colonisation. Mohammed El Faïz, à travers *Jardins de Marrakech*, n'a pas remonté le cours des siècles pour toutes ces verdoyantes matières mais s'est concentré surtout sur les jardins de l'Agdâl et de la Ménara. Nés au début de l'époque Almohade, au XII^e siècle, fondés avant l'Alhambra de Grenade et le Taj Mahal, ceux-ci comptent parmi les plus anciens jardins du monde arabo-musulman.

«La plus grande partie de ces espaces verts et nourriciers a subi, depuis le début du XX^e siècle, les ra-



Jardins de Marrakech
Mohammed El Faïz
Photographies
de Rachid Bendaoud
Acte Sud, Arles, 2000, 186 pages

GROUPE Renaud-Bray
Librairie — Champagne — Garneau

PALMARÈS HEBDOMADAIRE
selon les ventes de nos 24 succursales
Du 13 au 19 décembre 2000

1 ROMAN Q. Gabrielle ♥	3 Marie Laberge Boréal
2 HUMOUR Journal d'un Ti-Mé	6 Claude Meunier Leméac
3 HUMOUR Les chrétienneries	11 Pascal Beauvolet Intouchables
4 CUISINE Encore des pinardises ♥	10 Daniel Pinard Boréal
5 JEUNESSE Harry Potter et la coupe de feu	4 J.-K. Rowling Éd. Gallimard
6 CUISINE Le guide du vin 2001	7 Michel Phaneuf L'Homme
7 ESSAI Q. L'année Chapleau 2000	5 Serge Chapleau Boréal
8 PRATIQUE Le guide de l'auto 2001	11 Duval & Duquet L'Homme
9 BIOGRAPH. Ma vie, mon rêve	8 Céline Dion R. Laffont
10 POLAR Trois jours avant Noël	3 Mary Higgins Clark Albin Michel
11 JEUNESSE Chansons drôles, chansons folles (Livre & DC) ♥	14 Henriette Major Fides
12 ROMAN Q. Un parfum de cèdre ♥ - Éd. compacte	11 A.-M. MacDonald Flammarion Qc.
13 SPORT Une enfance bleu-blanc-rouge ♥	5 Collectif Les 400 coups
14 CUISINE Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	318 Daniel Pinard Boréal
15 ROMAN Douce amère	9 Danielle Steel Pr. de la Cité
16 HUMOUR Choses à ne pas faire	9 Bruno Blanchet Intouchables
17 HISTOIRE 100 ans d'actualités : 1900 - 2000	55 Collectif La Presse
18 ROMAN Et si c'était vrai...	48 Marc Lévy R. Laffont
19 HUMOUR Penser, c'est mourir un peu	14 G. Taschereau Intouchables
20 CUISINE Sushis faciles ♥	29 Collectif Marabout
21 CUISINE Les sélections du sommelier 2001	13 François Chartier Stanké
22 ROMAN Madame Socrate ♥	6 Gérald Messadié Lattès
23 ROMAN Métaphysique des tubes	15 Amélie Nothomb Albin Michel
24 BIOGRAPH. J'ai choisi la vie	6 Andrée Boucher Libre Express.
25 ROMAN Q. Un dimanche à la piscine à Kigali ♥	8 G. Courtemanche Boréal
26 SPORT Maurice Richard : héros malgré lui	4 Goyeus / Orr T. P. Publishing
27 B.D. Largo Winch n° 11 - Golden Gate	3 Françoise Van Hamme Dupuis
28 CUISINE Porto : le guide du connaisseur	33 Godfrey Spence Modus Vivendi
29 JEUNESSE 100 comptines (Livre & DC) ♥	67 Henriette Major Fides
30 ROMAN Harry Potter et le philosophe's stone	10 J. K. Rowling Bloomsbury
31 SEXUALITÉ Le pénis illustré ♥	37 Joseph Cohen Kônemann
32 ROMAN Dans ces bras-là ♥ - Prix Femina	11 Camille Laurens P.O.L.
33 CUISINE Un homme au fourneau	8 Guy Fournier L'Homme
34 JEUNESSE Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban (Grand format)	53 J.-K. Rowling Éd. Gallimard
35 POLAR Soins intensifs ♥	28 Chrystine Brouillet courte échelle
36 CUISINE Guide SAQ - Les coups de cœur des connaisseurs	5 Collectif Libre Express.
37 B.D. Garfield n° 31 - Ma soupière bien-aimée	8 Jim Davis Dargaud
38 HUMOUR Drôle en diable!	4 Gilles Latulipe Étais
39 ESSAI Q. Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde	3 D. Bombardier Albin Michel
40 CUISINE Chic! Des recettes pop!	6 Collectif Boréal
<i>Renaud-Bray remettra au Chic Rесто Pop 1\$ par exemplaire vendu!</i>	

Livres -format poche

1 JEUNESSE Harry Potter : volumes 1, 2 et 3 ♥	53 J.-K. Rowling Folio junior
2 ROMAN La montagne de l'âme ♥ - Prix Nobel de littérature	43 Gao Xingjian Éd. de l'Aube
3 ROMAN Geisha ♥	32 Arthur Golden Livre de poche
4 SPIRITU. L'art du bonheur ♥	5 Dalaï-Lama J'ai lu
5 SEXUALITÉ 177 façons d'emmener une femme au septième ciel	335 Margot Saint-Loup Marabout

♥ Coup de cœur RB ■ 1^{er} semaine sur notre liste
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

À Noël, offrez un livre!

Pour commander à distance ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Manières de conter

Depuis une dizaine d'années, le conte connaît un regain de faveur, instillée notamment par quelques pionniers comme Michel Faubert et Jocelyn Bérubé. Depuis, on l'exhume tel quel des répertoires ou on le dépoussière pour le mettre au goût du jour. On s'essaie parfois à le réinventer, avec

dit si joliment — ou des adultes, avec — qu'on soit rassuré — un répertoire distinct pour chaque public...

Comme l'indique la bibliographie à la fin de ses six *Contes coquins*, Robitaille s'est inspirée de sources aussi riches que variées: fabliaux du Moyen Âge, contes licencieux de la Bretagne ou de



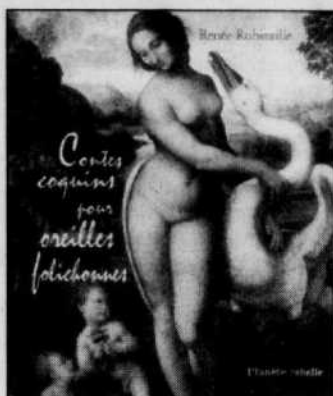
Robert Chartrand

l'Afrique de l'Ouest, voire tirés de la littérature arabe, auxquels elle donne une fraîcheur nouvelle. Elle se les approprie avec tant de justesse qu'on les croirait sortis tout droit de sa propre imagination. Une jeune femme à la voix presque enfantine raconte sur un ton espiègle des histoires égrillardes, finement grivoises, auxquelles se

mêlent le merveilleux et la drôlerie. Ne racontons pas: Renée Robitaille le fait, elle, si habilement... Il y a *Nitouche*, une jeune fille naïve et bien peu sainte; *Le Laboureur de sillons mouillés*, qui ressent le pressant appel d'un certain terroir; le *Curé Frelon* et son ministère assez particulier. Et, parmi ces réussites, un petit chef-d'œuvre: *Le chevalier qui faisait parler la bouche d'en bas*, où on saura enfin (!) où logent l'honneur des femmes et l'estime de soi des hommes, qui met en scène une manière de don Quichotte dont le Sancho porte le joli nom de Corniflex. Les textes de Robitaille, joliment illustrés, sont délicieux, et son interprétation est à l'avenant.

Le conte a donc de nouveau son public, ses lieux d'élection. Et on le publie, ici et là. Il a même, pourrait-on dire, sa propre maison d'édition, qui lui est entièrement consacrée: Planète rebelle, dirigée avec ferveur par André Lemelin, lui-même conteur. Tous les livres, de présentation agréable, sont en fait de petits albums, parfois illustrés et presque toujours accompagnés d'un enregistrement des textes sur disque. On peut donc les lire et les écouter, simultanément ou non.

Parmi ceux qui sont parus récemment, il y en a un qui m'a séduit — et je tiens à préciser que ce n'est pas à cause de son thème: c'est le recueil des *Contes coquins pour oreilles folichonnes* de Renée Robitaille, une de ces conteuses, moins rares que l'on pense dans ce petit monde où les hommes ont souvent la vedette. Robitaille, en dépit de ses 25 ans, connaît bien le genre et a déjà un registre assez étendu. Elle a donné tout récemment un spectacle de contes, *Le Palimpseste infini*, inspirés de l'œuvre de Jacques Ferron. Elle se produit devant des enfants — les «*petites oreilles*», comme elle le



qui vient bien près de nous faire prendre la mort en pitié.

Yves Lavoie, lui, essaie avec beaucoup de bonne volonté de nous faire partager son amour de l'argot parisien en compagnie d'*Octave Grognard, détective*. Les petits textes rimés de cette «*fantaisie policière*», dont certains sont chantés, nous entraînent dans le demi-monde, le milieu des malfrats, ou chez le petit peuple parisien. Le sang coule parfois et il y a des macchabées; bref nous sommes en pleine «*atmosphère*», y compris pour le lexique. Mais l'argot parisien est également affaire d'accent et de prosodie. Or Yves Lavoie n'est pas Raymond Bussières ni Julien Carette.

Ma chasse-galerie, de Marc Lavoie, déçoit. Ce conteur d'expérience raconte ici, trop sagement, des souvenirs d'enfance enjolivés de merveilleux. Le ton est celui d'un pédagogue qui regarde d'un peu haut l'enfant qu'il a été.

LEURS JUPONS DÉPASSENT

Georges Anglade
CIDHICA
Montréal, 2000, 206 pages

Inspirés, pour la forme et l'esprit frondeur, d'une vieille tradition haïtienne, les *lodyans* du géographe québécois Georges Anglade

de sont des récits brefs, comme en lançaient autrefois des conteurs, des fictions émaillées du plus grand nombre possible de petits faits qui font vrai. Comme l'indique l'auteur en épilogue, ces petites histoires sont une sorte de premier jet de ce qui deviendra l'Histoire. C'est cette tradition orale, aux accents parfois subversifs, que Langlade nous invite à retrouver dans son écriture.

La vingtaine de textes de *Leurs jupons dépassent* sont à la fois la suite et le complément d'un premier recueil de *lodyans* paru l'an dernier, *Blancs de mémoire* (Boréal). Dans la table des matières qui englobe les deux volumes, certains récits du second sont d'ailleurs classés parmi les trois grandes sections du premier: *Quina, Port-aux-Morts* — appellation lodyannaise de la capitale — et *Nedgé* — soit le quartier Notre-Dame-de-Grâce pour une oreille haïtienne —, trois lieux particulièrement évocateurs pour Anglade. Les autres forment une quatrième partie, *Terre-Promise*, qui n'est pas un lieu.

Celui qui raconte est tantôt professeur d'université et géographe, tantôt homme politique ou simple citoyen. Ce narrateur à qui l'auteur prête ses coordonnées pratique le mentir-vrai à partir de faits authentiques: le but compté, certain jour de 1974, par l'équipe nationale de football d'Haïti contre l'Italie en Coupe du monde, ou la visite officielle de Jacques Attali en Haïti. Puis, il leur accole d'autres faits, inventés parfois. Cela donne un effet de collage étonnant d'où surgit l'esprit subversif.

On se moque sans en avoir l'air, on critique le pouvoir subtilement: c'était, et c'est encore, dans la perspective haïtienne, une question de survie.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

ARTS VISUELS

L'art de la folie extraordinaire

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Les gens «ordinaires» souffrent de plusieurs maladies mentales, à petites doses, en même temps. Les fous, eux, n'en traitent qu'une seule. Mais toute une. Et c'est là leur drame, comme le disait à peu près Musil. Enfin, pas toujours, comme le prouvent encore les œuvres produites par certains anormaux. Être anormal, ça peut être bien.

L'ouvrage présente plus de 300 œuvres «brutes» produites depuis le début du XIX^e siècle par les plus grands artistes de ce genre, plus de 80 créateurs au total. L'ouvrage a été réalisé à l'occasion de l'exposition *Folies de la beauté*, présentée au musée Campredon de l'Isle-sur-la-Sorgue, de juillet à octobre dernier. C'est que l'art brut circule de plus en plus depuis quelques années, une ou deux décennies en fait. Les expos se multiplient, les galeries et les livres spécialisés aussi.

Celui-là brosse le panorama d'un paysage mental souterrain, obscur, caché, témoigne de la formidable et flamboyante imagination des monomaniaques du pinceau et du stylo. L'art brut n'est ni un courant, ni une mode, ni un style. Comme le révèle cette anthologie, c'est le combat que chacun de ces artistes livre pour échapper au néant. C'est une sorte de mémoire archaïque de l'humanité. C'est la vie folle qui

bat en chacun des traumatisés fondamentaux et en chacun de nous, peut-être.

Par exemple, la vie folle et triste de l'Américain Henry Darger (1892-1973). Il a quatre ans quand meurt sa mère en couche, sept quand son père le confie à un foyer d'adoption, à peine plus quand on l'enferme dans un asile. Il s'en échappe à 17 ans et trouve un peu plus tard un travail de concierge dans un hôpital. Jusqu'à sa mort, Darger va broser des planchers le jour et noircir des pages la nuit, plus de 15 000 pages en fait, constituant une saga au titre interminable. Il illustre son histoire peuplée de méchants adultes esclavagistes par de grandes planches. Les plus troublantes reproduites dans le livre montrent des fillettes égarées par des soldats. Chaque dessin est rehaussé à la gouache. Darger se révèle un coloriste exceptionnel.

L'ouvrage reproduit donc des centaines d'œuvres du genre, fournit des biographies et une armature critique pour comprendre la bombe esthétique que l'on a entre les mains quand on reçoit cet abécédaire des mille et une manières d'être fou et génial tout à la fois.

ABCD UNE COLLECTION D'ART BRUT

Bruno Decharme
Actes Sud/ABCD
Arles, 2000, 375 pages



Détail d'une gouache de l'Américain Henry Darger.

SOURCE ACTES SUD



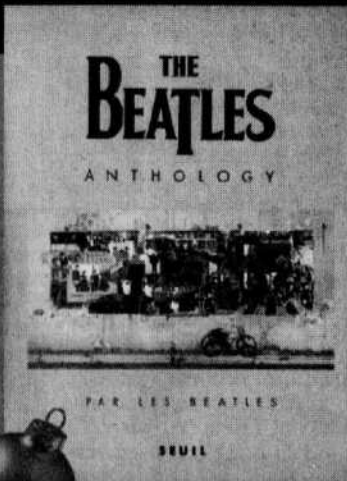
SEUIL

Des livres pour les Fêtes



Chaque livre est une fête

UN LIVRE SOUVENIR



THE BEATLES
ANTHOLOGY
par les Beatles

«Un ouvrage dense et exhaustif, une formidable stèle pour le plus grand groupe du siècle.»

Nicolas Tittley - Voir

368 p. - relié - 92,95\$
Nombreuses illustrations couleurs

UN MAGISTRAL ROMAN

TRADUIT DE L'ESPAGNOL



LA TEMPÊTE
Juan Manuel de Prada

«Un polar intelligent et culturel - qui rappelle un peu son compatriote Perez-Reverte - hautement recommandable.»

Yves Guillet
(Librairie Le Fureteur)
- Le Libraire

320 p. - 29,95\$

PRIX RENAUDOT 2000

AHMADOU KOUROUMA
Allah n'est pas obligé

ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ
Ahmadou Kourouma

«D'une finesse, d'une intelligence, d'une ironie fabuleuse.»

René Homier-Roy,
Radio-Canada /
C'est bien meilleur le matin

240 p. - 29,95\$

UN GRAND ROMAN POLICIER



L'ENVOL DES ANGES
Michael Connelly

«L'Envol des anges figure sans conteste parmi les meilleurs romans de la rentrée.»

Gilbert Grand -
La Presse

360 p. - 29,95\$

UN TÉMOIGNAGE ÉMOUVANT

Alain Rémond
Chaque jour est un adieu

CHAQUE JOUR EST UN ADIEU
Alain Rémond

«Unique rayon de soleil d'un été cafardeux, un petit récit de 125 pages que ma librairie m'a mis de force dans les mains la semaine dernière.»

Pierre Foglia -
La Presse

128 p. - 17,95\$

UN ORIENTAL À PARIS

ROBERT SOLÉ
Mazag

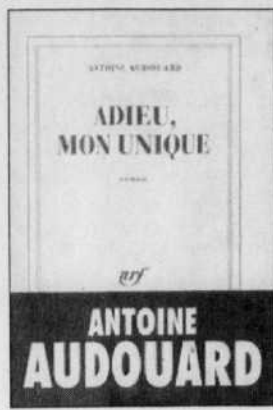
MAZAG
Robert Solé

«Robert Solé nous donne là un roman délicieux qui restitue à l'homme oriental parfois pour notre honte, son pouvoir d'élégante séduction dans la maîtrise optimiste du temps.»

Philippe Noury -
Le Point

256 p. - 29,95\$

Le bonheur est dans la littérature

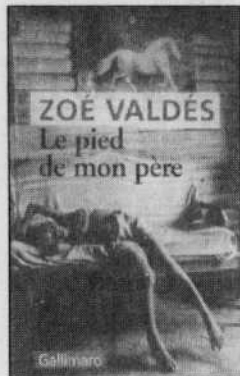


Antoine Audouard : ADIEU MON UNIQUE (Gallimard)

Un amour incomparable lie Abélard, le philosophe le plus célèbre du XIIe siècle, à son élève la plus douce, Héloïse. A travers le mystère de cet amour, Antoine Audouard restitue l'incroyable vitalité de cette époque, loin des clichés de la nuit médiévale.

Zoé Valdés : LE PIED DE MON PÈRE (Gallimard)

Dans ce texte inspiré de son autobiographie, on retrouve la verve de Zoé Valdés, la truculence de son langage, son regard tantôt poétique, tantôt désabusé sur son monde



Paul Webster CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY : La rose du petit prince (Éditions du Félin)

La biographie sans complaisance d'une redoutable mangeuse d'hommes. « Consuelo fut la preuve qu'une vie sentimentale bien gérée peut être plus rentable qu'une hacienda. »

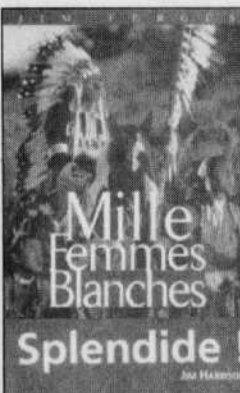
Manuel Rivas : LE CRAYON DU CHARPENTIER (Gallimard)

Un petit chef-d'œuvre de finesse et de sensibilité qui s'élève tel un chant d'espoir au milieu des horreurs de la guerre.



Philippe Djian : VERS CHEZ LES BLANCS (Gallimard)

Sur fond de blessure intime, Djian met en scène un écrivain en perte de vitesse qui, dans un tourbillon sexuel, va trouver les voies de la rédemption.



Jim Fergus : MILLE FEMMES BLANCHES (Le Cherche-Midi)

Au 19e siècle, un chef Cheyenne propose au Président des États-Unis de lui livrer mille femmes blanches contre mille chevaux. S'inspirant de ce fait réel, Jim Fergus a écrit un roman-épopée qui aurait pu s'intituler « Danse avec les fous ».

Harry Potter



et la Coupe de feu TOME 4

29,95 \$

Pas un père, pas une mère ne voudra laisser son enfant lire seul les aventures de Harry Potter : ce ne serait pas juste !

GALLIMARD

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'histoire en manuel et en récits

CANADA-QUÉBEC, 1534-2000
Jacques Lacoursière, Jean Provencher et Denis Vaugeois
Septentrion
Sillery, 2000, 592 pages

JUGER ET PUNIR EN NOUVELLE-FRANCE
CHRONIQUES DE LA VIE QUOTIDIENNE AU XVIII^e SIÈCLE
André Lachance
Libre Expression
Montréal, 2000, 184 pages

Admirable synthèse historique, ce *Canada-Québec* du trio Lacoursière-Provencher-Vaugeois est un trésor absolument indispensable à toute bibliothèque québécoise, publique ou personnelle. Archidétaillé, quasi exhaustif dans le genre, rédigé dans un style accessible et vivant, cet ouvrage, enseigné dans nos écoles de 1968 à 1984, se présente aujourd'hui dans de nouveaux habits fort élégants et enrichi de références historiographiques très récentes, commentées par le maître d'œuvre de cette réédition, Denis Vaugeois.

Par souci pédagogique, les auteurs ont privilégié une approche événementielle qui n'exclut cependant pas les mises en contexte éclairantes et les bilans interprétatifs thématiques (culturel, social, économique, politique) pour chacune des périodes couvertes.

Les spécialistes émettront peut-être des réserves qu'acceptent d'emblée Lacoursière et Vaugeois: «*Encore aujourd'hui, Canada-Québec continue d'être un ouvrage de référence grandement apprécié d'un très large public. Il a vieilli, bien sûr. Les femmes, les autochtones, les travailleurs, etc., n'y occupent pas toujours la place méritée [...]*» C'est là, se dit-on, presque trop

de modestie quand on peut constater avec ravissement que «*pour cette nouvelle édition du Canada-Québec, la production historique des quinze dernières années a été attentivement mise à contribution. Le texte de base est accompagné de plus de 300 gloses qui sont autant de commentaires, de précisions, d'explications ou de références*». Par ce procédé original, les auteurs transcendent la trame événementielle, rendent justice à l'apport majeur des praticiens de l'histoire sociale et renseignent pertinemment les lecteurs désireux d'aller voir ailleurs et plus loin.

Bien divisé, facile à consulter, muni de tableaux synchroniques clairs, d'un index des noms propres et d'une table des matières détaillée, ce *Canada-Québec* peut presque être considéré comme une sorte de bible de notre passé. A 29,95 \$ (dépêchez-vous, c'est un prix de lancement), c'est quasiment donné. Une édition de luxe à couverture rigide est aussi offerte à 49,95 \$.

Crimes et châtiments en Nouvelle-France

Vulgarisateur hors pair et spécialiste des affaires criminelles et judiciaires en Nouvelle-France, auxquelles il a consacré quelques ouvrages, l'historien André Lachance, qui nous avait offert en début d'année l'excellent *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France*, récidive de belle façon avec cet atypique *Juger et punir en Nouvelle-France*.

Présentés comme des «*chroniques de la vie quotidienne au XVIII^e siècle*», les huit textes qui composent cet ouvrage prennent l'allure de contes de la vie ordinaire mettant en scène des gens simples que «*la folle du logis*» fait dérailler.

Inspirées par des sources historiques de première main, pré-

cisément identifiées et tirées des «*archives judiciaires canadiennes du Régime français*», ces chroniques ressemblent davantage à des récits de faits vécus qu'à des essais. L'auteur avoue cependant son intention de les faire servir à la restitution d'un climat d'ensemble bien réel: «*J'ai reconstitué les événements à partir des dépositions des témoins et les plaintes des victimes consignées minutieusement dans les registres par le greffier. [...] Un espace social bien défini y est décrit, celui des relations entre l'homme et la femme, le maître et la servante, l'habitant et son voisin, le père et la mère, les parents et leurs enfants.*»

Originales, simples (presque trop parfois), les histoires que nous raconte Lachance nous renseignent d'abord sur les châtiments cruels réservés aux criminels de cette époque. Ainsi, à Montréal, en 1742, pour s'être livré à une banale séance de «*devotion*» plutôt innocente visant à retracer un voleur, le soldat-charlatan Havard de Beaufort se voit condamné «*à être battu et fustigé de verges par les carrefours et lieux accoutumés de la haute et basse ville de Montréal puis de servir de forçat sur les galères du roi l'espace de trois années*».

À Québec, en 1735, le cadavre d'un mari fou suicidé devra «*être attaché sur une claie et traîné derrière une charrette, le visage contre terre, à travers les rues de la ville jusqu'à la place du marché, où le bourreau le pendra par les pieds à une potence, le corps y restant suspendu pendant vingt-quatre heures*». Même mort, ça doit faire mal!

«*Le monde est devenu fou*», se dit-on parfois devant les horreurs qui alimentent de nos jours la rubrique des faits divers. Devenu? C'est à voir. Les faits reconstitués ici par Lachance grâce à ses

fouilles dans les archives nationales évoquent de jeunes mères infanticides qui assomment et étranglent le fruit de leurs entraînements, des apprentis chirurgiens qui volent des cadavres de pendus, un autochtone panis qui se livre, en 1710, à un affreux carnage sur la famille d'un bourreau vaurien, de faux-monnayeurs sans scrupules, un menuisier illuminé qui, en 1752, assassine tout à fait gratuitement ses voisins ainsi que de petits délinquants qui dérobent l'argent des bonnes sœurs qui les nourrissent. Preuves, s'il en est, que même au XVIII^e, en Nouvelle-France, une petite partie du monde était déjà devenue folle!

Lachance, cela dit, a voulu aller plus loin que l'évocation des têtes brûlées de l'époque: «*Ces récits permettent de retrouver la normalité du quotidien sous les histoires hors normes livrées par les archives*». On y rencontre donc aussi des femmes «*rondes*» qui se servent de cet attribut pour attirer les offres de mariage, d'orgueilleux colons «*buveurs de lait*» ou «*sauteurs d'escaliers*» (insulte des citoyens québécois envers les ruraux, et vice-versa) qui refusent de voir leur charrette doublée par celle de l'autre, des vauriens désœuvrés obsédés par la rapine et le vice, des esclaves cruellement importés de la Martinique (le récit de «*Mathieu le bourreau noir*» est particulièrement touchant à cet égard), mais surtout des gens simples, habitants ou commerçants, à qui le crime, comme à nous, répugne.

Moins riche de renseignements que le précédent essai du même auteur, *Juger et punir en Nouvelle-France* est un divertissement pédagogique plaisant qui nous fait entrer dans l'histoire par la petite porte. Un projet légitime dans la mesure où on le considère comme un agréable complément aux choses sérieuses.

louiscornellier
@parroinfo.net

Idée cadeau au Septentrion!

Jacques Lacoursière • Jean Provencher
Denis Vaugeois

Canada • Québec 1534-2000

Ouvrage original d'une formule inédite, *Canada-Québec* se présente comme une source exceptionnelle d'informations. Sa structure chronologique, sa langue claire et précise, une chronologie entièrement refondue et élargie et un index complet, comprenant les auteurs cités, sont autant d'éléments qui en font un précieux outil de référence.

39,95 \$ (éd. régulière)
49,95 \$ (éd. de luxe)

Tout (ou presque) ce que vous voulez savoir sur l'histoire du Québec ou du Canada; ce qu'on ne vous a pas enseigné ou que vous avez oublié.

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

Vient de paraître

Benoît Patar
DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES PHILOSOPHES MÉDIÉVAUX

Conçu pour un large public, ce dictionnaire comprend plus de 400 entrées réparties en cinq chapitres, dont la moitié porte sur les philosophes proprement dits, les autres étant réservés aux savants, aux traducteurs, aux penseurs de l'Antiquité tardive et aux principaux auteurs spirituels.
Volume de 508 pages, 55 \$

Jean-Claude Lalanne-Cassou
ROMANS D'AVENTURES ET DE RÊVES

L'auteur fait découvrir aux lecteurs un roman différent, celui qui peut combler une civilisation marquée par le cinéma et la bande dessinée: le roman d'aventures, un roman de grand large pour réapprendre à rêver.
Volume de 212 pages, 20 \$

LES PRESSES PHILOSOPHIQUES

POLITIQUE

Des livres pour notre temps

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

La famine, Milosevic, Eltsine, la Shoah et la Tchétchénie sont les sujets d'autant de livres ou d'essais parus récemment. Des écrits qui témoignent encore et toujours à quel point le destin du XX^e siècle n'a jamais cessé de saigner.

Géopolitique de la faim se compose d'une série d'articles composés par le collectif Action contre la faim. Ainsi que l'indique son titre, ce livre est en fait un bilan des famines contemporaines: Corée du Nord, Haïti, Sierra Leone, Kosovo et Indonésie sont des pays, avec plusieurs autres, où la faim domine tant elle est au cœur de la société. Le portrait que dressent les signataires de cet ouvrage se conjugue avec déprimé. Que le monde compte encore et toujours 830 millions de mal-nourris et qu'il s'en accommode est tout simplement écœurant. Grâce, si l'on peut dire, à ce livre, «on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas».

Président fantasque de la Russie pendant plusieurs années, Boris Eltsine livre ces jours-ci ses *Mémoires* aux éditions Flammarion. En fait de souvenirs, ce bouquin est une vaste justification. L'ex-patron de la maison Russie a composé son texte sur le mode du «j'avais raison». Qu'il justifie encore et toujours l'intervention russe en Tchétchénie dépasse l'entendement. A lire, le scepticisme bien imprimé sur le front.

L'Idéal démocratique à l'épreuve de la Shoah de Shmuel Trigano est le livre d'un savant. Plus exacte que de cet essai, ainsi qu'on l'indique d'ailleurs à l'endos, est la suivante: «*Pourquoi l'Europe qui a inventé l'idée que tous les hommes sont égaux a-t-elle aussi produit la Shoah?*» Après analyse des travaux de philosophes comme Ricoeur, Sartre, Marx, Arendt et bien

BORIS ELTSINE MÉMOIRES

d'autres, après longue réflexion, Trigano formule des réponses qui donnent le vertige.

Vidosac Stevanovic est l'auteur d'une douzaine de romans. Serbe opposé au projet ultranationaliste de Milosevic dès le début, Stevanovic détaille par le menu comment un petit appartichik de province est devenu un monstre sanguinaire. Une honte du monde. Page 368: «*Milosevic se distingue de Tito en ceci qu'il ne joue aucun rôle et n'imité personne. Il ne reconnaît pas l'existence de l'autre [...], parfois même il révèle toute sa haine et son mépris.*»

Entre *L'horreur et l'espoir* de Saïd Zahraoui, aux éditions Robert Laffont, tient davantage du journal que de l'essai ou de l'analyse. De quoi? De ce que l'auteur appelle «*la nouvelle guerre d'Algérie*». Se définissant lui-même comme un libéral et un laïc, Zahraoui s'efforce de décrypter les vœux ou objectifs des intégristes musulmans qui, militaires aidant évidemment, ont fait d'Alger la blanche une ville de bruit et de fureur.

GÉOPOLITIQUE DE LA FAIM
Action contre la faim
PUF, 404 pages

L'IDÉAL DÉMOCRATIQUE
Shmuel Trigano
Odile Jacob, 362 pages

MÉMOIRES
Boris Eltsine,
Robert Laffont, 561 pages

MILOSEVIC - UNE ÉPITAPHE
Vidosac Stevanovic
Fayard, 319 pages

ENTRE L'HORREUR ET L'ESPOIR
Saïd Zahraoui
Robert Laffont, 292 pages

LIVRES

LE FEUILLETON

La vie est un merveilleux spectacle, mais qu'est-ce qu'on est mal assis!

CHAMBRE 12

Pascal Garnier
Éditions Flammarion
Paris, 2000, 136 pages

Il y a de ces auteurs dont on apprécie immédiatement le ton, le style. Rien de bien net, mais le sentiment d'entrer dans une écriture qui vous est familière, et donc vous happe, comme si vous reconnaissiez là un univers qui, sans être le vôtre de quelque façon que ce soit, s'impose à vous de par sa nature même, sa cohérence, sa voix. Et c'est ce qui m'est arrivé avec Pascal Garnier, encore un inconnu il y a à peine quelques jours. Comme cela ne m'arrive pas souvent, je tenais à le souligner. Garnier n'est pas de ces auteurs qui font la une. On la lui proposerait, je crois qu'il préférerait se réfugier au fin fond de la campagne ou d'une obscure banlieue, de peur que cette soudaine illumination de sa personne n'écrase le sombre relief de ses lieux et de ses personnages.

Pour reprendre ses mots, il tient plutôt du mineur de fond, en d'autres mots de ces écrivains qui aiment aller au charbon, qui préfèrent connaître les autres que de se faire connaître par eux. Pas étonnant qu'à ce jour il ne se soit occupé que de petites gens, de personnes défraîchies, abîmées, au bord du gouffre, sans autres ressources que l'angoisse ou l'ennui de vivre qui les taraude, qu'il préfère se laisser squatter par les personnages qu'il invente plutôt que d'étaler ou de mettre en valeur l'auteur qu'il est. C'est donc dire qu'il fonctionne davantage par empathie que par projet ou entreprise, que l'effacement de l'auteur est pour lui essentiel. Et cela est bien rafraîchissant par les temps qui courent...

Un écrivain mineur? Oui, bien sûr, mais dont la voix sonne juste et les récits nous prennent au corps. Parce qu'ils sont simples, efficaces, sans fioritures, abrupts comme ces rochers qui surplombent les gouffres et qui restent muets parce qu'il n'y a rien à dire de plus. Ainsi font la plupart de ses personnages lorsqu'ils se penchent sur leur vie.

Le Christ et la foule

Charles, le personnage principal, est sur une pente qui le conduit inexorablement vers la mort, une mort douce et sans signification, à l'image de sa vie qui lui a toujours échappé. Le meurtre de sa femme, dix ans de prison, maintenant cet emploi de gardien de nuit depuis une douzaine d'années dans un hôtel plutôt minable (rue de la Glacière) alors qu'il approche la mi-cinquantaine et habite, seul, une chambre qui sent la sueur et le tabac froid, il ne lui reste qu'à constater, par les signes qui s'accumulent à son réveil («une vague douleur dans la poitrine, des craquements dans les articulations, un raidissement de la nuque, une dent gâtée...»), que chaque jour le rapproche un peu plus de sa fin. Charles n'est pas ce qu'on pourrait appeler un être instruit. Il n'est pas non plus très bavard. Quant au désir de vivre, d'entrer en contact avec autrui, il se contente du strict minimum, c'est-à-dire de voir de temps à autre quelques amis dont il ne connaît même pas les noms de famille, bien qu'ils soient toute sa famille. Puis, un jour...

Voilà que se glisse dans sa vie une cliente qui vient de prendre la chambre 12, Uta Shaeffer, une grande blonde plus tout à fait jeune, à l'accent germanique, qui a un œil en verre et porte un grand manteau blanc. Sans comprendre ce qui lui arrive, quelque chose s'est passé qu'il ne réalisera que

petit à petit. Lui qui croyait être à l'abri de toute émotion, de tout désir, de toute attente, va se mettre maintenant à l'attendre, éprouvant toutes sortes de symptômes et de malaises nouveaux. Il ira même à la confesse, avouant le meurtre de sa femme à un prêtre dont le visage derrière sa grille lui fera penser à «une cuisse de femme dans un bas résille». Il va accompagner Uta dans une escapade au bord de la mer, du côté de Saint-Nazaire, au moment où une soudaine épidémie décime les pigeons à Paris. Là,

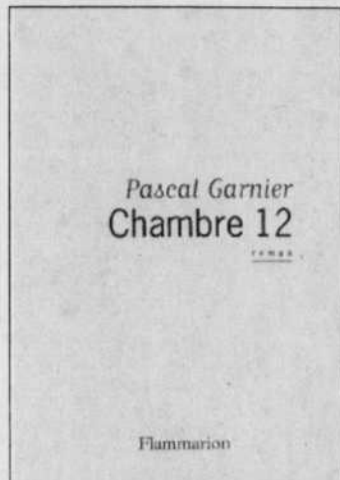


Jean-Pierre Denis

dans une chambre qui porte aussi le numéro 12, ils vont passer leurs journées à rassembler les pièces d'un puzzle d'un tableau de James Ensor qu'a acheté Uta, *L'Entrée du Christ à Bruxelles*.

Découragé au début par la multitude des pièces à assembler, Charles se prend bientôt au jeu, comme s'il devait accomplir là quelque chose d'important, qui le concerne au premier chef. Au fur et à mesure que le tableau se reconstitue, c'est sa propre histoire qui semble prendre forme, se dévider devant ses yeux. Et dans cette chambre, l'image de la prison lui revient. «En cellule, il ne pleut jamais, les murs protègent. La sécurité telle qu'on te l'inculque te fait redouter la liberté. Il y a comme une bête furieuse à l'extérieur, un chat noir en délire qui se casse les griffes contre tes barreaux. Ça fait peur. Il n'y a de salut qu'à l'intérieur, et même encore plus loin, comme cette foule qui entoure le Christ et qui n'en finit pas de finir, là-bas, tout au bout du bout, qui s'étrangle dans le goulot de la perspective, une humanité mouleuse dont il ne reste qu'un fin pigment...» Je ne vous dis pas la fin.

Il y a chez Garnier, qui a aussi publié dans la collection «Le Fleuve noir», quelque chose de Sime-



non. Sans faire dans le policier, il sait admirablement évoquer le monde glauque des gens qui n'ont pas la conscience tranquille et mènent des vies étriquées, engluées. Sa langue y puise aussi parfois ses images et ses excès: «*chauve comme une savonnette parfumée au calva*», «*la nuit est cubique, elle provoque un besoin d'incarcération*», «*une lune camembert avait squatté le ciel*... Et que dire de ses descriptions de personnages qui tirent littéralement sur l'hallucination: «*Arlette portait une robe vert pistache auréolée de sueur sous les aisselles, une paire de lunettes noires à monture dorée et un sourire qui la faisaient ressembler à une grenouille épanouie accoudée au guéridon comme à une feuille de nénuphar*»; «*Deux ou trois vieilles dames écrasées comme des mégots sur des bancs marmonnaient à voix basse, la tête dans les mains*! En somme, une écriture populaire mais raffinée, capable de dire la pauvreté et la déréliction sans jamais tomber dans le sentimental ni dans le verbeux, sans jamais se payer de mots. Un écrivain à découvrir, et qui vous soulage de bien des lectures dérisoires.

denisjp@videotron.ca

L'ESSENTIEL

Par ma fenêtre, on voit Paris...

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Voilà un livre qui réjouira tous ceux qui nourrissent une affection particulière pour la ville de Paris, son passé, ses rues, ses cafés, son histoire. La formule de l'ouvrage est simple: sur la page de gauche, un poème; sur celle de droite, une photographie en noir et blanc.

Un extrait des *Fleurs du mal* de Baudelaire inaugure la valse des poèmes; Philippe Sollers la ferme, avec ses seules lignes, extraites de ses *Folies françaises* (1988): «*Tu as remarqué comme Paris a disparu des récits?*» De Blaise Cendrars à Nina Berberova, qui constate l'envahissement de Paris, de Julien Green à Paul Léautaud, qui refuse de dire du mal de la rue Saint-Sulpice, de Verlaine à Roland Barthes, qui monte tout en haut de la tour Eiffel pour y humer une certaine essence de Paris, ils ont tous, à leur heure, chanté les grandeurs de Paris, ou pesté contre la dépendance qu'elle crée chez ceux qui la connaissent un tant soit peu.

Catherine Ayygalinc et Catherine Orizet ont choisi les textes et les photographies. Le lecteur se dira souvent: «*Mais, j'ai déjà vu cette photo.*» Et il aura raison. Doisneau, qui a tant célébré la Ville lumière, y figure en bonne place, mais avec d'autres aussi, moins connus et tout aussi attachants. Les années 30, 40 et 50 y sont à l'honneur, avant que les McDo et autres commerces américains ne viennent briser l'harmonie urbaine de Paris. Quelle que soit l'année à laquelle ils ont été écrits, de nombreux poèmes traduisent une nostalgie vis-à-vis du Paris d'antan. Paris n'est plus le même. Paris, c'était tellement mieux avant. N'empêche. Rien que de feuilleter ce beau bouquin donne l'envie d'aller s'y promener.

PAR POÈTE

Catherine Ayygalinc
Éditions Hazan
Paris, 2000, 505 pages

Gallimard Jeunesse

Antoon Krings

Patouch la Mouche



Margot l'Escargot



Loulou le Pou



Gallimard Jeunesse/Giboulées

Pour les tout petits, Adrien le Lapin, Hugo L'asticot, Léon le bourdon, Mireille l'abeille, Belle la coccinelle, Siméon le papillon, Barnabé le scarabée, Frédéric le moustique, Benjamin le lutin, Marie la fourmi, Carole la luciole, Oscar le cafard, Grace la limace, Huguette la guêpe, Pascale la cigale etc...



Pef

LES HOMMES ROUGES



par l'auteur du Prince de Motordu

FOLIO JUNIOR

Harry Potter

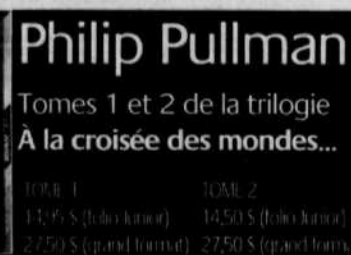
J.K. Rowling



J.R.R. Tolkien

Le Seigneur des Anneaux

Heureux ceux et celles qui n'ont pas encore lu Le Seigneur des Anneaux: ils ne savent pas les dangers qui se dressent sur le chemin menant à Mordor...!

43,50 \$ le coffret de trois volumes.
14,50 \$ Chaque volumePhilip Pullman
Tomes 1 et 2 de la trilogie
A la croisée des mondes...TOME 1 13,95 \$ (broché) 14,50 \$ (broché)
27,50 \$ (grand format) 27,50 \$ (grand format)«Un écrivain que j'admire énormément...»
J.K. ROWLING

JEAN O'NEIL

JEAN O'NEIL qui a imaginé *Le Livre des Prophètes*, décrit nos *Hivers* et raconté *Le Fleuve*, a conçu un bestiaire inspiré du Moyen Âge où il parle de la vie et de tout ce qui la rend si savoureuse.



Le Roman de Renart : un bestiaire en vingt tableaux illustré par le peintre GILLES ARCHAMBAULT

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Libre Expression

accueil
choix
emballages-cadeaux
362 jours par année
LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. Laurier ouest
ouestmont, montréal
tel.: 274-5669 / téléc.: 274-5660

LIVRES

Entrevue avec Jean-Luc Hennig

Jardins odorants et bouquets de mots

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Jean-Luc Hennig ne vit que par les mots. «*En dehors des livres, je n'existe pas*», dit-il en blaguant, attablé à un café de la rue Saint-Denis, alors qu'il est de passage à Montréal. Il faut dire que, dans ses livres, les mots coulent comme la chaleur du vin au fond de la gorge, ou du chocolat sur un dessert. Et qu'on termine son dernier cru, *Le Topinambour et autres merveilles*, publié chez Zulma, avec la sensation d'avoir complété un repas succulent. Sous sa plume, dans ce délicieux petit ouvrage, le safran exhale ses effluves, la noix de coco livre son lait, la goyave suinte son suc, le lilas lance son parfum. Et dans cette effervescence des sens, chacune de ces fleurs, chacune de ces essences, chacun de ces fruits vient avec son bout d'histoire, les extraits de poèmes qui l'ont mentionné, les anecdotes qui le définissent et jalonnent le texte d'un homme érudit.

Jean-Luc Hennig dit avoir grandi près d'un jardin. C'est pour cette raison sans doute qu'il revient sans cesse à la terre nourricière, qui lui fournit, outre le boire et le manger, tous les mots du monde pour dire sa beauté.

Du jasmin, on apprend dans *Le Topinambour et autres merveilles* qu'il vient du Moyen-Orient. Et que Jack Goody a rappelé que, dans les anthologies tamoules, de 100 avant J.-C. à 250 ans après, «*les cheveux de femmes sont parsemés de jasmin, tandis que les hommes arborent des tresses de fleurs dans l'arène des combats de taureaux, sur les champs de bataille*».

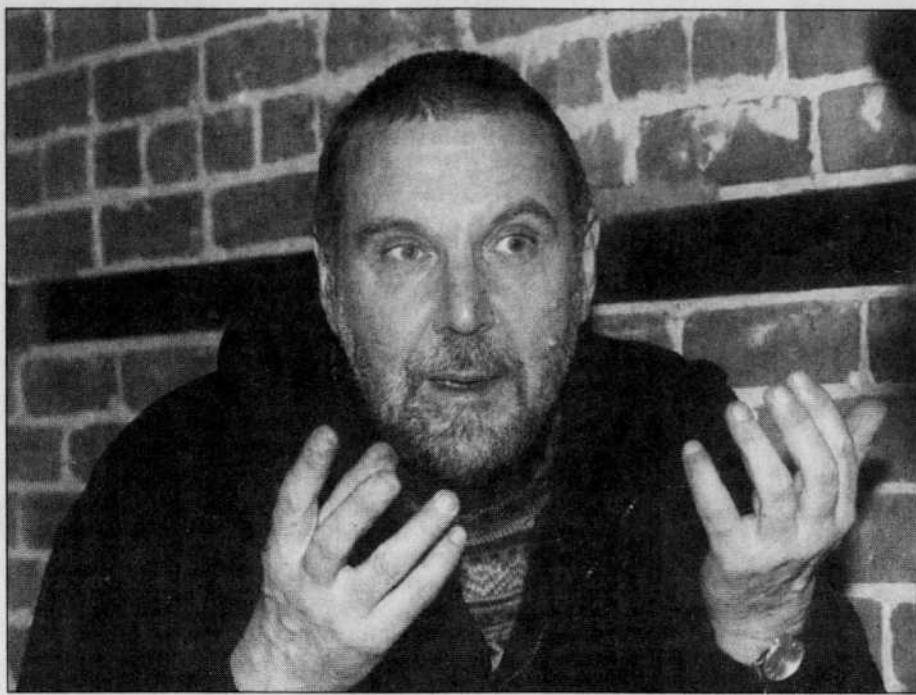
De la noix de coco, on apprend qu'une espèce particulière, qui ne pousse qu'aux Seychelles, essentiellement sur les îles Praslin et Silhouette, qu'on appelle cocofesses, ou cul-de-négrresse, est faite de deux noix soudées d'une taille exceptionnelle. «*Un fessier presque noir, luisant, strié, très joli à voir, très lourd à porter et hermétiquement clos, ce qui peut décourager*», écrit Hennig.

Pour écrire ce livre, Hennig a choisi des fleurs et des fruits, des

herbes comestibles. Le chrysanthème, par exemple, qui était cultivé en Chine 500 ans avant J.-C., «*mélange ses pétales dorés avec le haricot. En Italie, on les fait frire avec des œufs, au Japon on les laisse macérer dans du vinaigre de prune sucré et en Corée, note Mait Foulkès, on blanchit les feuilles (rapidement) et on assaisonne de sauce de soja, huile de sésame et graines de sésame grillées*», lit-on encore. La violette, elle, est un remède contre les effets de l'alcool. «*Lorsque le vin pur mon-*

te à la tête et soumet le corps à une tension qui fait violemment réagir les sens, confirmera Plutarque, il trouble l'être tout entier. Précisément, les émanations des fleurs sont d'un merveilleux secours contre ce trouble et défendent la tête comme une acropole contre l'ivresse», écrit Hennig. Encore faudra-t-il trouver des violettes ici, en ce temps des Fêtes enseveli sous la neige...

Pour écrire ces lignes, Hennig s'est procuré ses fruits et légumes et fleurs au marché. Cer-



Jean-Luc Hennig affirme être un voyeur. Pour lui, l'érotisme est un jeu.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

taines espèces exotiques qu'il mentionne, le kaki du Japon, par exemple, ne se vendent parfois qu'à prix fort dans des boutiques spécialisées. Mais le lecteur n'a pas besoin de les avoir sous la main. Ici, il n'y a pas meilleur cuisinier que l'écrivain, qui de ses seuls mots fait jaillir des odeurs, des jus, des saveurs. Epicurien, Jean-Luc Hennig partage avec le philosophe grec la culture des sens. Epicure n'a-t-il pas fondé l'École du jardin, à Athènes, en 307?

Il faut dire que Jean-Luc Hennig est un original. Les titres des nombreux ouvrages qu'il a publiés en témoignent. Qu'on pense à la *Brève histoire de fesses* (Zulma), au *Dictionnaire littéraire et érotique des fruits et légumes*, au *Bestiaire érotique* (Albin Michel), au *Voyeur*, ou à *Apologie du plagiat* (Gallimard). C'est dans de petites choses, parfois rébarbatives, un navet, une couleuvre, un escargot, qu'il trouve la beauté de la vie, qu'il l'exalte à travers mille histoires, glanées dans les livres de son imposante bibliothèque.

En même temps que *Le Topinambour...*, un autre de ses ouvrages paraissait chez Gallimard, *Femme en fourreau*, sur l'art de porter ces robes fourreuses dans le grand monde... C'est que l'homme, dès sa jeunesse, a eu des ambitions de couturier. Il dessinait des femmes en robes longilignes. Jean-Luc Hennig affirme être un voyeur. Pour lui, l'érotisme est un jeu. Et Casanova était le libertin parfait. Tout l'érotisme se trouve dans les mots, dit-il, et en ce sens l'érotisme est le contraire de la pornographie.

Encore une fois, le thème est ici prétexte aux passages empruntés à l'histoire, à une richesse de la recherche qui, plus encore que les femmes évoquées, donne du caractère au texte, le sculpte. Ces femmes sont habillées de mots. «*Il y a mille femmes dans un fourreau, écrit-il. Mille ombres de femme. La robe doit se plier, s'adapter à une infinité de sentiments confus qui leur passent par la tête*».

Mais le fourreau ne se porte pas n'importe où, reconnaît-il. Si la femme moderne préfère le tailleur durant la journée, une autre femme en elle préférera le fourreau le soir. Aussi déplore-t-il cette efficacité anglo-saxonne qui marque la culture québécoise, dit-il, qui rend utilitaire toute entreprise.

Jean-Luc Hennig dit qu'il est difficile à vivre. De la France, il a déménagé en Suisse, où il vit dans un grenier. Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire en 1991 une *Lettre ouverte aux Suisses, si bons, si gros, si tristes* (Albin Michel).

Il rédige présentement un ouvrage sur la poussière et s'attendrait particulièrement sur la façon dont elle témoigne du passage du temps.

LE TOPINAMBOUR
ET AUTRES MERVEILLESJean-Luc Hennig
Zulma
Mayenne, 2000, 210 pages

FEMME EN FOURREAU

Jean-Luc Hennig
Gallimard
Paris, 2000, 162 pages

PSYCHANALYSE

De A à Z: une
promenade décevanteDICTIONNAIRE
DE LA PSYCHANALYSEÉlizabeth Roudinesco
et Michel Plon
Fayard
Paris, 2000, 1214 pagesMARIE CLAIRE
LANCÔT BÉLANGER

Dans la foulée des dictionnaires de tous genres qui arrivent de partout, une réédition: celle du gros livre rouge de la psychanalyse. Comment soupeser la valeur d'un dictionnaire? En s'y promenant au hasard des mots, au bonheur des renvois, aux curiosités des bibliographies. Ici, 600 entrées dont une vingtaine de nouvelles par rapport à l'édition de 1997.

Promenade: lettre A pour Anzieu. Peu de choses sur Didier Anzieu, dont il n'est pas dit qu'il écrivait aussi des contes, ni mentionné son important travail lié à la question de la création. Mais plus du double des lignes sur Marguerite, sa mère, «*le cas Aimée*» de Jacques Lacan. Les démêlés de l'un et l'autre avec Lacan sont aussi largement évoqués.

Lettre B pour Bigras. Julien Bigras, psychiatre et psychanalyste canadien. Étonnement: c'est avec François Péraldi que l'article débute, avec Péraldi qu'il se termine. C'est avec Péraldi que sa vie se serait entremêlée bien que, sous la rubrique Péraldi, Bigras ne soit pas nommé. Du sujet regardé comme «*un bad boy*», le lecteur apprend le lieu de naissance, les origines familiales, les mariages, les études, le désir de s'installer à Paris. Rien sur ses idées. Puis, rapidement à la toute fin, après avoir évoqué la revue *Interprétation*, sont juxtaposées la mort de Bigras (1989) et l'arrivée d'une autre revue: «*Cet auteur [...] mourut prématurément d'une maladie cardio-vasculaire après avoir mis fin à l'expérience du groupe et de la revue Interprétation, et vu naître une autre revue, Frayages, créée par François Péraldi, son rival lacanien*». Drôle de phrase, comme il y en a beaucoup dans ce livre, qui crée des associations et des confusions et laisse perplexe, comme devant une interprétation sauvage.

Lettre C, Canada. Avant que l'on arrive à parler des divers psychanalystes et des sociétés canadiennes de psychanalyses, il faudra passer par beaucoup de détours. D'abord, l'affirmation du climat religieux étouffant et fanatique qui caractériserait le Canada. Puis, la visite à Toronto de Ernest Jones, un des premiers collaborateurs de Freud, au début du siècle (sans précision de date), qui vient y implanter la psychanalyse et rencontre beaucoup d'échecs. Sans que le lecteur s'y attende, il a droit à une foule de détails sur la sexualité débordante de Jones. Ensuite, un peu d'histoire sur les pionniers des mouvements psychanalytiques et leur affiliation à l'association internationale de psychanalyses. Le peu de membres de psychanalystes pratiquant. Mais

surtout un long chapitre sur le «*puritanisme exacerbé*» du pays qui favorise un climat d'inquisition et pousse plusieurs «*femmes en détresse, victimes ou non de vrais abus, pour qu'elles 'avouent' les relations charnelles qu'elles avaient eues avec leurs thérapeutes*». On dénonce les féministes qui soutiendraient les victimes, on calcule le nombre de plaintes, on trie les psychiatres et les psychanalystes, on divise par deux et multiplie par trois. On se désole du fait qu'ici les tribunaux s'en mêlent alors qu'ailleurs seul l'interdit de l'inceste régit les relations entre adultes: «*La confusion entre l'éthique et le droit, l'ingérence de la justice dans la gestion des sociétés psychanalytiques ont ainsi mis récemment en danger, aux États-Unis comme au Canada, l'existence même du freudisme [...]*».

Pauvre Canada! Si les autres entrées de ce dictionnaire sont aussi tendancieuses que celle du Canada, si les idées sont aussi négligées et le narcissisme des uns et des autres aussi exacerbé, le lecteur risque d'y perdre son latin, son Freud, son éthique et son calcul mental. A moins qu'il ne se passionne pour les petites histoires croustillantes, les rumeurs, les mondantités obséquieuses qui recouvrent autant les règlements de comptes que les hagiographies.

Un dernier effort: la lettre D, désaveu. On renvoie à déni. Petite définition du déni dans le cadre général d'un mécanisme de défense utilisé pour refuser de reconnaître l'absence de pénis chez la femme. Mais rien qui rende compte de l'importante notion du désaveu. Le désaveu, en psychanalyse, décrit une attitude qui consiste à nier le tort ou la violence faite à l'autre, ce qui rend, selon Ferenczi (1932), le traumatisme pathogène. Rien dans la biographie qui y renverrait. Néanmoins, pour le déni, on indique le nom du patient qui fut appelé par Freud «*l'homme aux loups*».

Si les entrées des noms propres et des régions sont décevantes, celles des notions le sont tout autant. Mais pour celles-ci, heureusement, il y a toujours le *Vocabulaire de la psychanalyse*. Sous la direction de Lagache, écrit par les voix conjuguées de Jean Laplanche et de Jean-Bertrand Pontalis, depuis la première édition de 1967, et toutes les éditions successives, aux Presses universitaires de France, le *Vocabulaire* reste la référence la plus sûre, la plus scientifique, la moins sujette aux modes et aux hégémonies.

Avant l'index des noms cités se trouve une «*Chronologie*»: débutant avec la naissance de Freud en 1856, elle se termine en juillet 2000 avec *Les États généraux de la psychanalyse*. Naissances, patients, voyages, écrits, conflits, scissions et le suicide de Marilyn Monroe (1962) voisinent avec les divers mouvements du freudisme à travers le monde.

Est-il nécessaire de continuer ainsi jusqu'à la lettre Z?

5 celliers
à gagner

La Bibliothèque Hachette de la gastronomie et du vin, en collaboration avec les librairies du Groupe Renaud-Bray (Gameau, Champigny et Renaud-Bray), vous offre la chance de gagner un des 5 luxueux celliers, gracieusement de Vinum Design.

Une valeur de 1 200 \$ chacun.



www.vinumdesign.com

www.renaud-bray.com

www.hachette.qc.ca

Pour participer au concours, venez déposer ce bulletin dans une des 24 librairies du Groupe ou postez-le à :

Concours Vin et gastronomie
Renaud-Bray Centre de tri
507, rue Deslauriers
Ville St-Laurent (Québec) H4N 1W2

Les participants au concours doivent avoir 18 ans ou plus. Seuls les bulletins de participation reçus avant le 7 janvier 2001 seront acceptés. Règlement complet disponible chez Renaud-Bray, à l'adresse indiquée ci-dessus.

Nom	_____
Adresse	_____
Ville	Code postal
Tél.	Question mathématique : (5x10)-(6x5)=

LIVRES

De minuscules Poucet



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

«Dites le mot «livre». Aussitôt, vous verrez la moitié des têtes se tourner vers vous avec intérêt, l'autre se détourner avec indifférence. Après les riches et les pauvres, les Blancs et les Noirs, les hommes et les femmes, la société pourrait-elle aussi se diviser entre ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas? Entre ceux pour qui le mot «livre» éveille sur-le-champ une soif de lecture et met sous les yeux les perspectives riantes de l'esprit? Et les autres qui, sans être hostiles au livre, n'ont pas envie ou ne savent pas comment y entrer? Quant à en écrire un...

Dans les faits, les positions ne sont pas aussi tranchées. Les prophètes de malheur auront beau dire, le livre a encore de belles années devant lui, à ne considérer que la valeur symbolique dont il demeure investi, y compris auprès de ceux qui n'ont pas avec l'objet des rapports suivis. À l'heure d'Internet et de l'image télévisuelle toute-puissante, pourquoi y aurait-il ainsi autant d'hommes politiques, de stars, de juges à la retraite, de médecins férus de littérature, d'animateurs de groupes de croissance personnelle, d'astrologues et de comédiennes ayant retrouvé le goût de vivre pour éprouver encore le désir de publier un livre, encouragés par des complices au moment de le mettre à exécution? N'est-ce pas parce que ces gens ont la sagesse de vénérer ce qu'ils ne maîtrisent pas: l'écrit? Sagement d'ailleurs, les mêmes s'en remettent la plupart du temps aux bons soins d'un nègre, salarié d'une maison d'édition ou établi à son compte. À lui les phrases à redresser, les chapitres à tailler dans le bloc du manuscrit, l'ordre et la clarté. À eux, le nom sur la couverture, la photo, les entrevues, l'aurole entourant le statut d'auteur.

On pourrait penser que cette forme de néoprimitivisme s'est répandue dans nos sociétés à proportion du recul enregistré par la culture lettrée. Dans un monde qui clignote de toute part, il traduit une aspiration diffuse à la durée, à la stabilité, à la profondeur. Ce n'est pas assez d'être interviewé à la télévision, de faire l'actualité po-

litique ou la une des magazines sur papier glacé. Rien de cela n'est appelé à durer, dira-t-on avec *L'Écclésiaste*, qu'on n'a pas lu et dont on ne peut savoir qu'il ajoutait: «et n'est que vanité». Aux yeux du lecteur comme de l'auteur, le livre pérennise l'éphémère, se moque des limites imposées à la mémoire humaine, donne à la parole une forme et, avec celle-ci, le poids qui lui manquait.

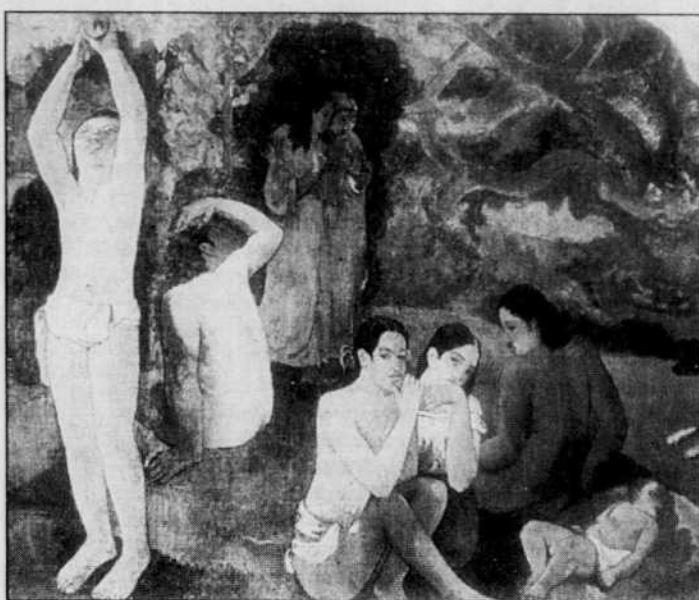
Tradition

Pérennise l'éphémère: la Bibliothèque nationale de France vient de mettre sur pied une collection réunissant les textes des conférences du Duca prononcées régulièrement dans son auditorium. Premiers conférenciers publiés: Yves Bonnefoy sur Baudelaire, Michel Serres sur Rousseau, Juan Goytisolo sur Cervantès, Pietro Citati sur le roman tel que l'ont pratiqué Alexandre Dumas, Dostoïevski et Virginia Woolf, enfin Michel Butor sur le livre, cette fois non pas à partir d'un écrivain mais d'un peintre, Paul Gauguin, et d'un grand tableau aujourd'hui conservé au Musée des beaux-arts de Boston: *D'où venons-nous? que sommes-nous? où allons-nous?*

Afin de conserver la trace de ces conférences prononcées par des intellectuels de renom, devant un auditoire qu'on imagine attentif, dans une enceinte de prestige, le recours à des archives sonores et visuelles fut sans doute envisagé mais la publication sous la forme de livre offrait l'avantage de la souplesse, de la maniabilité et d'une grande diffusion à faible coût. Ce petit objet rectangulaire a la simplicité des grands. On l'emporte où on veut, on l'annote, on s'y réfère, on le cite, on se l'approprie. Mais il y a plus. En ramenant le propos à sa seule dimension écrite, l'édition propose une épure de ce qui a eu lieu lors de la conférence, loin des grimaces civilisées qui ont entouré sa performance publique. D'abord le propos. Seulement le propos.

Celui de Michel Butor sur le livre n'a rien de pessimiste. À partir du triptyque de Gauguin, il invite à étendre à l'écrit les interrogations sur l'humanité et la civilisation formulées par un peintre qui, tout en étant résolu à tourner le dos à l'Europe, se voulait aussi homme de lettres, plus exactement homme des lettres, dans une Polynésie qui avait perdu son âme le jour où elle avait appris leur existence.

Au cœur de la religion maorie d'avant les missionnaires se trouve en effet la figure du prêtre-récitant, véritable homme-livre, doté d'une mémoire prodigieuse acquise au prix d'un entraînement. L'homme-livre récite ainsi la généalogie divine en s'aidant de tresses et de ban-



MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON/BRIDGEMAN-GIRAUDON
D'où venons-nous? que sommes-nous? où allons-nous? (détail), de Gauguin

delettes mnémotechniques qui sont à ce dernier ce que le chapelet était à votre grand-mère. La supériorité de l'homme «blème», qui couvre des bouts de tissu de minuscules signes noirs et s'y réfère chaque fois que sa mémoire flanche, éclate aux yeux du primitif qui se soumet, adopte le dieu et l'écriture des Blancs, avec le livre qui en est le support.

Butor ne le formule pas ainsi, mais c'est comme s'il était impossible de revenir en arrière une fois accompli le passage à l'écrit tant l'instrument est commode. Gauguin, qui a lu Segalen et prend la mesure de la perte, veut réparer. Mais il ne peut le faire que par un livre, le *Noa Noa*, censé rendre aux Maoris leur culte, qui plus est après un détour par la France. «Mon Dieu, que c'est difficile, la peinture, quand on veut exprimer sa pensée avec des moyens picturaux et non littéraires», note Gauguin en réfléchissant à la composition du grand tableau qui occupera Butor un siècle plus tard. La supériorité de l'écrit est donc paradoxale: né d'un désir de simplification, il prend appui sur une forme supérieure de la pensée, l'abstraction, laquelle reste pourtant en deçà de la réalité des images.

Juste à côté, dans la même collection, Pietro Citati se fait l'écho de l'opposition entre la chose même, la «sensation», dit Virginia Woolf, et le mot qui échoue à la traduire. Mrs. Ramsay accède à la réalité d'une façon que l'auteur aurait pu vouloir faire sienne: «Elle ne lit plus. Elle n'aime pas les concepts inventés par le stérile esprit masculin; ni la pensée linéaire qui passe dans une progression ordonnée d'une lettre de l'alphabet à l'autre, car elle saisit, elle, les choses

dans leur ensemble: elle n'aime pas ces poutres de fer avec lesquelles les mâles s'efforcent de brider le monde.» Mais c'est bien dans un roman, dans une création abstraite de l'esprit, en l'occurrence *La Promenade au phare*, que Virginia Woolf est condamnée à faire vivre son personnage. D'où un sentiment d'échec.

Dans les aéroports, sur les panneaux de signalisation routière, sur les écrans des ordinateurs, partout, Michel Butor observe un étonnant retour du langage idéographique longtemps associé aux sociétés qui ne connaissent pas l'écriture. La lettre ne recule pas pour autant, mais elle doit cohabiter avec l'image dans un monde peut-être enfin prêt pour la synthèse. Où est le primitif? Où est le civilisé? Où est l'auteur? Qui est écrivain et qui ne l'est pas? Où allons-nous? Les livres n'ont pas fini d'être les cailloux semés dans cette épaisse forêt de signes.

QUANT AU LIVRE

Triptyque en l'honneur de Gauguin
Michel Butor

SUR LE ROMAN

Dumas, Dostoïevski, Woolf
Pietro Citati

Bibliothèque nationale de France, «Conférences del Duca»
Paris, 2000, 56 et 74 pages

Ont paru simultanément dans la même collection: Yves Bonnefoy, *Baudelaire - La tentation de l'oubli*; Michel Serres, *Retour au Contrat naturel*; Juan Goytisolo, *Les Cervantiades*.

TEXTES CLASSIQUES

Lire Antigone

GEORGES LEROUX

Quand il quitte Strasbourg, où il était né en 1926, pour aller faire ses études au lycée de Bâle, le jeune Jean Bollack ne sait pas encore qu'il va y trouver l'inspiration de toute sa vie. Issu d'une famille juive, il connaît très tôt les difficultés d'un milieu qu'il décrit comme un carrefour de marginalités et d'exclusion. Formé dans un lycée classique de tradition protestante, il ne s'intègre pas au système bourgeois que sert ce système d'éducation, mais sa passion pour les matières de la philologie le sauve en le protégeant aussi bien de l'antisémitisme que de l'exclusion d'une société patricienne. Très tôt en effet, il développe une attirance pour la «lettre» de ces textes de la culture classique, dont il va dénoncer par la suite les travestissements et les idéologisations sans nombre que la tradition occidentale leur a fait subir.

On ne peut imaginer aujourd'hui ce qu'était alors la philologie. Paradigme de toutes les sciences humaines au tournant du siècle, cette discipline générale du sens des textes de la culture classique associait les ressources de la linguistique naissante, de l'histoire et de l'anthropologie. Elle se trouvait ainsi au fondement de la philosophie et de la théologie. Pour en mesurer l'importance dans une culture qui allait connaître le développement de l'herméneutique, il faut d'abord se rappeler que le cœur de cette culture était le privilège d'un ensemble très limité de textes: les grands textes grecs et latins et la Bible. Ces textes se trouvaient à la base de toute compréhension de l'idée d'humanité et le privilège de la philologie découlait naturellement de la nécessité de les établir avec rigueur, pour ensuite les interpréter de manière cohérente et fiable. Jean Bollack suit l'enseignement de Peter von der Mühl et sa formation est influencée par les travaux de Karl Reinhardt, mais à Bâle, comme à Paris où il

se rend après la guerre, il est témoin d'une science sclérosée et qui a renoncé à un accès rigoureux aux textes. Emportée par les dérivés de l'esthétique romantique, la philologie lui semble ruinée par un humanisme peu critique et aveugle sur les mécanismes de l'interprétation. Comme Heidegger et Gadamer, qui selon lui renoncent trop rapidement au sens originel pour accentuer le privilège de l'interprétation, Bollack croit possible de rétablir une philologie rigoureuse et objective. Contre l'école française, représentée par les travaux de Jean-Pierre Vernant, il croit nécessaire de relativiser l'importance du contexte social et historique. Cette science sera une science de la lecture du texte pour lui-même, en lui-même. Les entretiens autobiographiques qu'il a donnés à Patrick Llored montrent à quelle hauteur il en situe la rigueur et l'exigence.

Décapant

Cette recherche de transparence guide sa méthode et on peut la comparer à une vaste opération de décapage: le texte transmis porte les marques des interprétations qu'il a subies, et pour le lire, il faut le libérer des vernis successifs qui l'ont recouvert. Bollack va mettre ce précepte à l'épreuve sur des textes d'une redoutable difficulté: Empédocle, Héraclite, Épicure, Sophocle. À chaque fois, il livre un travail qui associe une étude critique de la tradition, une traduction et un commentaire détaillé. Son *Œdipe roi* (quatre volumes, Presses universitaires de Lille, 1990) est certes un monument d'érudition, mais il apporte surtout une lecture neuve. Dans une brève étude sur *Antigone*, qu'il publie après avoir fait paraître une traduction (Éditions de Minuit, 1999), c'est le même désir d'accéder au sens originel qui met en branle une critique de toute la tradition. Il en dénoue tous les fils, il expose le montage de la tragédie, il montre les ambiguïtés de l'amour

(amour, invincible amour...) et le rôle des dieux. Sa lecture le conduit à poser en face d'Antigone, prête à donner sa vie pour la loi divine, un second héros de la pièce: Créon, qu'il voit comme le porteur d'une tradition que l'interprétation majoritaire a tort de juger de manière purement négative. Il représente la Cité et des lois qui ne provoquent la résistance et n'invitent au martyre que parce qu'elles possèdent une légitimité différente. Au terme de cette lecture, où il accompagne le rituel de la mort d'Antigone, Bollack nous met en présence non pas d'une solitude unique et d'une unique victime, mais d'une double tragédie: Créon aussi souffre de sa propre légitimité, et au-delà de la tradition qui le diabolise pour mieux sanctifier Antigone, il faut retrouver le désespoir de tout pouvoir et la solitude de la raison politique. Le registre le plus profond de cette lecture est atteint quand Bollack nous invite à y voir la tension entre deux théologies, au lieu d'une victoire de la voix divine sur l'arbitraire du politique. Ainsi se trouve critiquée la tradition majoritaire qui a imposé une lecture religieuse et victimaire de la pièce.

Cette nouvelle lecture est très minoritaire, il suffira de relire George Steiner pour voir sa place sur le spectre des interprétations possibles (*Les Antigones*, Gallimard, 1992). Mais l'effort de Bollack impose ici une traversée de toute la tradition: de Hegel et Goethe à l'essai fameux de Jacques Lacan, tout est passé au crible et, malgré le caractère infini des exigences de la philologie, on comprend que l'interprétation et la lecture sont à ce prix. Les énigmes du texte ancien, qu'il s'agisse de Sophocle, qu'il s'agisse de la *Genèse*, demeurent au foyer de la culture occidentale, et même si la philologie a cessé d'être la discipline constitutive de la culture contemporaine, elle demeure l'associée invincible de l'herméneutique. Lire, c'est interpréter,

mais interpréter suppose qu'on a lu avec rigueur et méthode. Tout l'enseignement de Jean Bollack se tient dans cette requête.

Cet exégète minutieux n'est pas seulement un passionné des textes anciens. Il connaît la poésie allemande comme peu d'interprètes actuels et, dans ses entretiens, il nous livre un commentaire inspiré de l'œuvre de Paul Celan. Ce commentaire croise, dans une discussion parfois vive, ceux de Gadamer et de Derrida. Il croise également l'œuvre de Peter Szondi, pour revenir en fin de parcours sur les convictions les plus profondes de Bollack: alors que la pensée contemporaine renonce au sens et le considère comme pratiquement interdit, en consacrant la coupure entre l'érudition philologique, productrice de commentaires, et l'interprétation ouverte des littéraires et des philosophes, il est plus que jamais question de refuser cette coupure, qui est l'échec même de la lecture de notre époque. Chaque texte est une signification en acte, et en cela l'énigme de la pensée de Celan rejoint celles de Sophocle ou d'Héraclite: il s'agit de la vie dans la lettre et toute lecture est d'abord le désir d'accéder à cette vie pour s'en nourrir. Renoncer à la lutte pour le sens, ce serait accepter la mort de la tradition où chaque lecteur se situe et dont il dépend pour lire et comprendre.

SENS CONTRE SENS. COMMENT LIT-ON?

Entretiens avec Patrick Llored
Jean Bollack
La passe du vent
Genouilleux, 2000, 224 pages

LA MORT D'ANTIGONE. LA TRAGÉDIE DE CRÉON

Jean Bollack
Presses universitaires de France, «Les essais du Collège international de philosophie»
Paris, 1999, 132 pages

LES BEAUX LIVRES



L'ANCTÔT

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE ÉDITEUR



Gilles Vigneault et Jacques Lacoursière
LA CHANSON COMME MIROIR DE POCHE



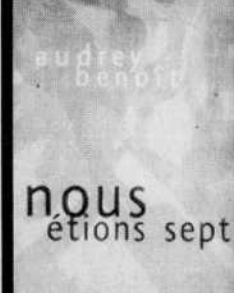
Dany Laferrière
J'ÉCRIS COMME JE VIS



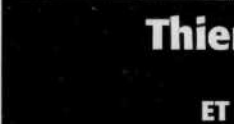
Claude Jasmin
ENFANT DE VILLERAY



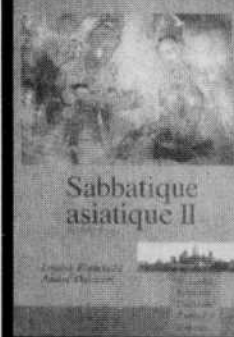
Raymond Cloutier
LE MAÎTRE D'HÔTEL



Audrey Benoît
NOUS ÉTIIONS SEPT



Thierry Séchan
TEXTES BLEUS ET TEXTES D'HIVER



Louise Blanchard et André Dalcourt
SABBATIQUE ASIATIQUE II



Michel Lessard
LES TROIS MOUSQUETAIRES



Raymond Lévesque
LE PETIT LALONDE



Sylvain Rivière
GASPÉSIE REBELLE ET INSOLITE



Alain Gagnon
LE RUBAN DE LA LOUVE



Pascal Blanchet
LA FONTE DES NEIGES



Luc Asselin
RÉVOLUTIONS

Les beaux livres...



E.H. GOMBRICH :
HISTOIRE DE L'ART
 (Gallimard)
 Nouvelle édition revue et augmentée, 688 pages, 413 illustrations, relié toile, 172mm. X 245mm.

L'histoire de l'art de Gombrich est l'un des ouvrages sur l'art les plus célèbres et les plus populaires jamais publiés. Depuis quarante-cinq ans, il demeure une introduction inégalée à l'ensemble du sujet, des premières peintures rupestres à l'art d'aujourd'hui. Dans le monde entier, les lecteurs de tous âges et de tous les milieux ont trouvé en Gombrich un véritable maître, qui allie la connaissance et la sagesse à un don unique pour communiquer directement sa profonde affection pour les œuvres d'art qu'il décrit.

79,95 \$



La peinture de la Renaissance
 (Gallimard)

400 pages, 562 illustrations, relié toile, 250mm. X 280mm.

Ce volume célèbre l'art européen de la Renaissance et son expression, depuis le gothique tardif du XV^e siècle jusqu'au maniérisme du XVI^e siècle, à travers les peintures les plus significatives de cent grands artistes italiens, flamands, français, allemands, hollandais et espagnols.

63,00 \$

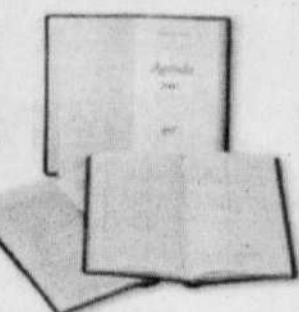


Annie Cohen-Solal :
« UN JOUR, ILS AURONT DES PEINTRES » (Gallimard)

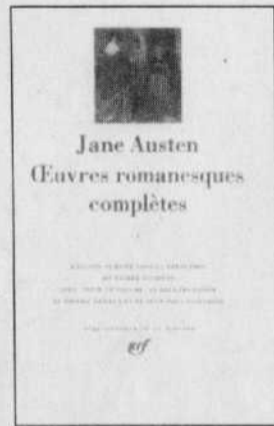
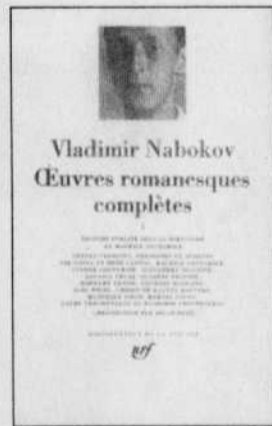
Ce livre fait comprendre comment la peinture américaine s'est émancipée des normes européennes pour s'imposer mondialement en 1948 avec Jackson Pollock. Austère le sujet? Annie Cohen-Solal réussit à en faire un véritable roman, peuplé de personnages insolites ou fascinants.

Bernard Génies. Le Nouvel observateur

la Pléiade
 Agenda 2001
 La Pléiade



L'agenda de la pléiade 2001, relié pleine peau, doré à l'or fin, imprimé sur papier bible.



PARMI LES DERNIÈRES PARUTIONS :

Jane Austen, œuvres romanesques complètes, tome 1
 Anthologie de la poésie française
 De Gaulle, mémoires
 Nabokov, œuvres romanesques complètes, tome 1



Ferrandez-Benacquista
LA BOÎTE NOIRE
 (futuropolis-Gallimard)

Que feriez-vous si on vous donnait la chance d'ouvrir votre « boîte noire » là où se trouve la clé de votre mémoire secrète? Moi je n'ai pas su résister.

GALLIMARD

LIVRES

POÉSIE

Les remous de l'âme et du corps

CHOIX DE POÈMES
 (1955-1997)
 Fernand Ouellette
 Éditions Fides,
 collection «Le Nénuphar»
 Montréal, 2000, 320 pages

HÉLÈNE DORION

On ne sort pas indemne de la lecture de la poésie de Fernand Ouellette. Le parcours s'ouvre sur la lumière, se referme sur l'amour et, de l'une à l'autre, nous sommes invités à entrer dans l'expérience exigeante du poème, avant tout d'une extrême lucidité. La force de la poésie de Ouellette réside dans sa capacité à ébranler, mais sans bruit, à déplacer le lecteur sans le dérouter, tenu constamment sur ce fil tendu que les mots déroulent à mesure.

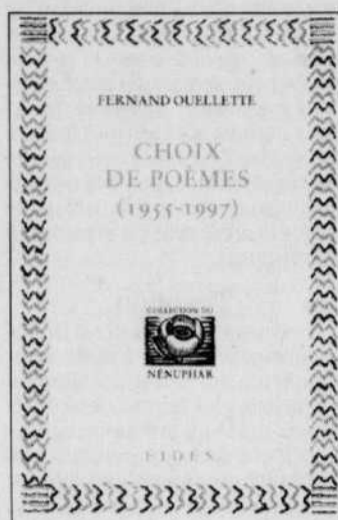
L'œuvre poétique de Fernand Ouellette s'articule autour du motif de l'attente. Fervente et inquiète méditation sur des thèmes universels — la vie, la mort, l'amour, le désir —, elle trace le mouvement d'une quête ambitieuse et tente de répondre à l'impérieuse nécessité pour l'être de trouver un lieu. «Où me retrouver?», demandait déjà le poète dans *Ces anges de sang* (1955), son premier livre. À travers ses métamorphoses, cette interrogation reviendra dans les recueils suivants. Entre l'ici et l'ailleurs, la lumière et l'obscurité, il s'agit de trouver l'unité.

L'attente du poète n'est ni passive ni immobile; elle s'incarne plutôt dans un mouvement vital qui, au fil des livres, exprime tantôt les remous de l'âme, tantôt ceux du corps. Cependant, Fernand Ouellette est davantage un poète du passage que de la dualité. Plus encore qu'un antagonisme, c'est donc un chemin de traverse que figure la tension entre l'ivresse charnelle et l'élan spirituel. Par le corps, «nous veillons sur notre

âme». Il s'agit de reconstruire la passerelle qui mène de l'un à l'autre, ce qui ne va pas sans souffrance, car le poète est «tenaillé par l'inaïmable». Son tourment est d'ailleurs particulièrement sensible dans le recueil intitulé *Dans le sombre* (1967), tout entier consacré au lien charnel avec la femme. Le désir est puissant — sa violence surprend même le poète, «sauvage, obscur et jouisseur». En «mal de sens», il doit affronter seul «l'assaut des anges de sang», annonçant déjà le premier livre. L'union avec l'autre permet d'«ajouter [leur] monde comme la tige fait sa fleur». Fécondité et création se rejoignent dans l'amour, ce monde ultime.

Dès les premiers recueils, les éléments fondateurs de l'œuvre de Fernand Ouellette sont posés. Plus qu'un chemin qui s'ouvrirait droit devant, c'est une spirale qui se dessine, nous fait pénétrer d'un lieu à un autre en nous engageant dans un irrésistible mouvement vers l'intérieur. Ainsi, au fil de la quête, se déroulent les lieux géographiques et spirituels, s'expriment les préoccupations artistiques, historiques et politiques. Le poème devient lui-même lieu de passage, espace d'abord dénonciateur, puis réconciliateur.

Mais «où sommes-nous menés?», où nous conduit l'attente? *Les Heures* (1987) montrent le passage de la mort, et le mouvement se poursuit, au-delà. Le voyage n'est pas achevé, et si «tout apprend à s'éteindre» et que «la mort même / transforme les images», le poète demeure aux confins du vertige. Dans *Au-delà du passage* (1997), la langue poétique de Ouellette déploie la force de son chant épuré, de sa voix si fluide. Les poèmes atteignent la perfection formelle d'une écriture extrêmement rigoureuse, mûrie tout au long d'un chemine-



ment de haute exigence, qui se referme par une interrogation sur le temps. L'Un est devenu «Tout», ce «Tout [ravivé] en désir, / [raccordé] à l'éternel». Nous voici rendus avec le poète au centre de la spirale. Elle a la profondeur d'une authentique parole poétique. Mais l'énigme demeure et, avec elle, une inquiétude funambulesque.

La parution de ce *Choix de poèmes*, avec une éclairante présentation de Georges Leroux, marque sans doute une étape pour Fernand Ouellette, à qui l'on doit cette sélection. Si elle lui permet de rejoindre, au catalogue de cette prestigieuse collection «Le Nénuphar» des Éditions Fides, des poètes tels Nelligan, Saint-Denis Garneau ou Rina Lasnier, cet ouvrage revêt surtout pour les lecteurs un double intérêt.

D'abord, à l'instar d'autres poètes dits «du pays», les voix empruntées par Ouellette permettent, rétrospectivement, non seulement de mesurer le poète qu'il est devenu mais aussi de comprendre quel «poète du pays» et «du corps» il a été. Relire d'un seul

souffle près de 50 ans de poésie remet de plus en lumière ce parcours exemplaire qui, bien qu'ayant très tôt pris ses marques, n'a cessé d'avancer, dans sa singularité et son intensité.

À la fois par sa composition et par une relecture devenue ici réécriture, l'auteur offre donc à ses lecteurs un tout nouvel ensemble, autonome, bien qu'évidemment conséquent avec l'œuvre entière. Tant le choix des textes retenus que les retouches apportées aux poèmes réorientent parfois sensiblement les enjeux. Dès lors, les coupes qu'opère le poète, les nombreuses variantes qu'il introduit, de même que le renforcement de la ponctuation, deviennent une façon de mettre chaque recueil au diapason du nouvel ensemble constitué, le *la* étant donné par les plus récents recueils, sans doute moins pour des raisons esthétiques que pour témoigner d'une transparence et d'une limpidité qui coïncident avec le cheminement intérieur du poète. Ouellette a su accorder parfaitement les modulations de sa voix passée à celles d'aujourd'hui tout en demeurant fidèle à chacune. Le pari comportait ses risques mais il est réussi; l'anthologie sert l'œuvre entière.

Peu d'œuvres confèrent ainsi au poème la capacité d'interroger des espaces aussi divers que le pays, l'amour, Dieu, le désir, l'art, la ville. La poésie de Fernand Ouellette traverse le temps, constamment fécondée par son questionnement. Il n'y a là aucune volonté d'achèvement, aucune limite ne pouvant être franchie, aucun noeud que ne puisse défaire la parole poétique, cette lumière en quête d'autres lumières.

Hélène Dorion est poète. Dernier recueil paru: Portraits de mer, La Différence, 2000.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Prêt à penser romanesque



ERIC-EMMANUEL SCHMITT

L'Évangile selon Pilate

roman

«Dans quelques heures, ils vont venir me chercher. Ils cherchent un accusé, ils trouveront un complice.»

LA MUTABILITÉ DES CHOSES

Alain Champagne
 Les Intouchables
 Montréal, 2000, 228 pages

BENNY VIGNEAULT

La vie est un long fleuve tranquille? Faux. C'est du moins ce que répondraient les principaux personnages du premier roman d'Alain Champagne, *La Mutabilité des choses vivantes*. Devant l'adversité, quelle attitude adopter? Doit-on accepter son destin comme si l'avenir était déjà déterminé ou bien, plutôt, s'en montrer responsable en considérant que les actions accomplies aujourd'hui appellent les événements de demain?

Ne sommes-nous que de simples observateurs, victimes de la fatalité, ou, au contraire, les agents actifs de notre devenir? Voilà les grandes questions que tente tant bien que mal de développer ici l'écrivain.

Le roman présente les destins croisés de trois personnages dont la vie, tout au long de l'histoire, restera irrémédiablement liée, pour le meilleur et, surtout, pour le pire. Jean Robidoux, ex-camionneur, assisté social et écrivain incompris, habite la maison familiale avec Carole, ex-serveuse convertie en danseuse nue, et Denise, qui a quitté la misère des Hautes-Laurentides à 18 ans pour tenter sa chance dans la grande ville. Dès leur première rencontre, les deux jeunes femmes sont devenues d'inséparables amies et Carole réussit à la faire engager dans le club où elle danse. Si Denise se laisse plutôt porter par la vie — elle écrit un peu elle aussi —, les deux autres personnages cherchent à améliorer leur sort. Jean termine un premier roman tandis que Carole mise sur sa formation en danse et sur ses talents de comédienne pour faire carrière.

Mais un événement tragique viendra remettre en cause leurs liens d'amitié: la mort de Jean. Laisant Carole pour seule héritière de tous ses biens — il était amoureux d'elle mais ne s'était jamais déclaré —, le défunt provoquera bien malgré lui la séparation de ses deux amies. Par un étrange concours de circonstances, Denise se retrouvera en possession du manuscrit de Jean et le fera éditer à son nom afin de se venger de son ancienne amie, devenue entre-temps une grande vedette internationale. Au terme du récit, après avoir connu la gloire et l'itinérance, Denise, devenue intervenante bénévole dans un refuge pour femmes battues, trouvera sa voie. Carole, pour sa part, verra sa carrière

basculer et connaîtra des heures plus difficiles.

Relégués au second plan, les personnages de ce premier roman ne présentent aucune dimension et leur histoire demeure malheureusement peu crédible. Ils ne sont en somme qu'un prétexte pour faire valoir la thèse à démontrer: celle de la mutabilité des choses humaines. Pour arriver à faire face aux difficultés de la vie, apprend-on à la lecture, il faut savoir se transformer, évoluer, grandir. La mutabilité? «Ca veut dire le changement. Les changements dans le caractère, dans la manière de voir la vie, dans les amitiés, dans l'amour, dans tout! Pourquoi il n'y a pas de constance. Pourquoi on en arrive à détester une personne qu'on a aimée. [...] Pourquoi ces perpétuels changements d'opinion au sujet de la même chose ou de la même personne.» Le discours, par trop moralisateur, reste superficiel et véhémente des idées sur l'amitié, l'amour, la mort, la jalousie et la vengeance qui relèvent du prêt à penser.

De plus, le roman est écrit dans un style lourd, avec des phrases trop longues et souvent fort mal construites qui en rendent la lecture difficile. L'écrivain s'affiche-t-il comme un «amoureux de la langue française»? Passant allégrement de l'argot parisien branché à un langage familier, populaire ou vieilli, le vocabulaire reste peu assuré, manque trop souvent de justesse et s'intègre difficilement au propos. Des mots comme «marcescence», «ataraxie», «flemmardé» ou encore des verbes comme «écacher» ou encore «rétrocéder» sonnent faux, qu'ils soient utilisés par le narrateur ou par les personnages. À ce titre, Alain Champagne se serait-il laissé prendre au jeu de son personnage, Jean, que Denise qualifie de «lexicographe en mal d'exhibitionnisme»?

Les efforts d'Alain Champagne, tout comme ses aspirations à être reconnu comme écrivain, sont certes louables, mais le résultat ne passe pas la rampe. «Quelle proportion des parutions annuelles devrions-nous écarter à cause de leur piètre qualité, même si l'intention qui y a présidé était honnête?», lançait l'écrivain canadien-anglais Robertson Davies lors d'une conférence donnée sur la lecture et sur l'écriture. Malheureusement, *La Mutabilité des choses humaines* fait partie de ceux-là.

Ajoutons ceci: quelle est la part de responsabilité des éditeurs dans la déconfiture de leurs auteurs, eux qui leur font croire qu'ils sont prêts à être publiés ou, pire, que tout un chacun possède ce qu'il faut pour être écrivain?

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

LIVRES
LITTÉRATURE JEUNESSE

Les lectures du renne au nez rouge

CAROLE TREMBLAY

Chaque année, une flopée de livres de Noël fait son apparition dans les librairies dès que *Vive le vent!* détrône Céline dans les haut-parleurs des centres commerciaux. La récolte 2000, quoique assez faste, offre cependant peu de surprises. Il y a bien Pef, avec *Les Hommes rouges*, pour nous étonner agréablement, mais gardons-le pour la fin, comme la bûche au chocolat après la dinde aux atocas.

Autrement, l'arrivage fin de siècle (ou début, c'est selon) propose surtout de nouvelles aventures de héros connus. Geoffroy de Pennart reprend sa vache musicienne dans *Le Noël de Sophie*, une histoire de tempête de neige qui tourne en roman d'amour. L'autobus de tournée de l'orchestre de Sophie tombe en panne dans le blizzard. Un gentil camionneur lui vient en aide, transportant la troupe chez Sophie où ont lieu les festivités de Noël. Un gentil, si gentil camionneur que Sophie n'espérera plus que lui, au pied du sapin, le soir du réveillon. Le baiser de la fin est délicieusement romantique.

Chez Hachette, on peut découvrir un neuvième épisode de la vie de l'inimitable Gudule, grande sœur professionnelle et de son Gaston de petit frère. *Le Joyeux Noël de Gudule et bébé* nous montre encore une fois la brave Gudule tentant de compenser la déficiente éducation parentale. Cette fois, elle se met en peine d'expliquer à son petit frère les rudiments de la fête de Noël: le sapin, les cadeaux, la lettre au père Noël... Encore beaucoup de travail pour la pauvre Gudule, vu que le bêta, qui ne comprend jamais rien à rien, persiste à n'exiger que du chewing-gum comme éternelle. Ce portrait cocasse des relations entre frère et sœur amusera autant les parents que les enfants.

Dans la célèbre Bibliothèque rose, c'est une réédition qui tient lieu de nouveauté: *Mini rencontre le père Noël*, le dixième épisode de la série «Mini». Ce charmant petit roman raconte avec humour les tribulations de Mini dans sa quête de cadeaux de Noël à offrir à sa famille. Pour ne pas attendre à la dernière minute, Mini a acheté ses cadeaux d'avance: une barrette pour sa ma-

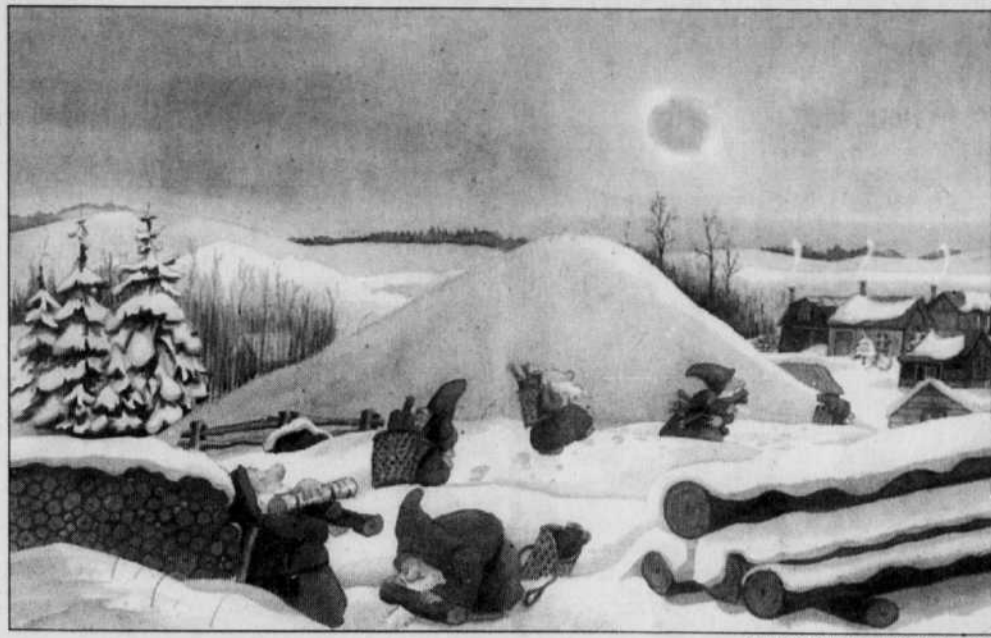


Illustration de Pef et Geneviève Ferrier pour *Les Hommes rouges*.

SOURCE GALLIMARD JEUNESSE

man, un cendrier pour son papa, une cravache pour son grand frère. Mais voilà que dix jours avant Noël, maman se fait couper les cheveux, papa arrête de fumer et Félix renonce à l'équitation. Panique sous le sapin! Coincée par le temps et aidée par une copine, Mini bricole un petit quelque chose en vitesse pour chaque membre de sa famille. Hélas, elle perd le sac contenant les cadeaux en faisant les courses. Tout finira pour le mieux, grâce à un bon samaritain.

Enfin, le dessert, signé Pef: *Les Hommes rouges*, une version inédite de l'origine du père Noël. Dans cet album au graphisme inusité (le texte est reproduit sur des feuilles pages blanches insérées entre les pages illustrées), on retrouve tous les ingrédients traditionnels de la fête du petit Jésus, mais retournés, détournés, à tout le moins utilisés dans un sens tout à fait original. Ce mélange de bûche, de neige, de traîneau et d'âne d'enfant retrouvé est touillé avec une grande finesse. Du grand Pef qui ne cabotine pas, ne forçant la note ni dans l'humour, ni dans le sentimental. Les hommes rouges sont des vieillards qui passent leur année à ramasser des bûches au hasard des granges

dans un pays de neige. Tous les ans, en décembre, ils écrivent à Noël Petit — le grand distributeur de maladies — pour qu'il ne leur envoie ni crise cardiaque, ni bronchite carabinée. Un beau jour, le traîneau à loup du terrible enfant s'empêtre dans un arbre et le gânement est rescapé par les vieillards. Pour éviter d'être contaminés par l'une des fioles de la fameuse caisse à maladie de Noël Petit, les hommes rouges lui confectionnent un jouet. Puis un autre. Et un autre. Et de jouet en jouet, le vilain petit personnage s'adoucit. Les hommes rouges finissent même par le convaincre d'aller distribuer la multitude de jouets qui encombre l'atelier aux autres enfants du monde. Noël Petit reprend donc le traîneau et quitte les hommes rouges, en même temps que le dernier vol d'ois sauvages. C'est ainsi qu'au fil des années, Noël Petit, vieillissant à son tour, est devenu ce personnage jovial, connu de tous. Le résumé que voilà ne rend pas justice à toute la poésie du texte, et surtout pas aux délicieuses aquarelles de Pef et Geneviève Ferrier, dont les croquis ont été réalisés à Saint-Michel-des-Saints, PQ.

Pendant qu'on parle du loup, no-

tons aussi, chez le même éditeur, la réédition d'une compilation des quatre belles lisses poires du Prince de Motordu en un album cartonné de fort belle allure.

LE NOËL DE SOPHIE

Geoffroy de Pennart
Kaleidoscope
Paris, 2000, 34 pages

LE JOYEUX NOËL DE GUDULE ET BÉBÉ

Texte de Fanny Joly, illustrations de Roser Capdevila
Hachette jeunesse
Paris, 2000, 43 pages

MINI RENCONTRE LE PÈRE NOËL

Christine Nöstlinger
Hachette, Bibliothèque rose
Paris, 2000, 89 pages.
À partir de 7 ans

LES HOMMES ROUGES

Texte de Pef, illustrations de Pef et Geneviève Ferrier
Gallimard jeunesse
Paris, 2000, 40 pages

ALBUM

Séjour en jungle profonde

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le mot est un dérivé du sanskrit. «Jungle», en français, vient de *jangala*, qui veut dire végétation impenétrable, un terme que le photographe Frans Lanting affectionne pour sa «richesse de significations et son imprécision».

C'est cette jungle, toute d'ombres et de bruissements, d'humidité et de vie, qu'il a arpentée, combattue, parcourue pendant des années pour accoucher d'un livre d'une troublante beauté, *Jungles*, publié chez Taschen.

Car si l'illusion est parfaite, si l'objectif de la caméra capte la prodigieuse aisance du papillon, le délicat plumage de l'engoulevent de la Guyane, qui se fond, tel un caméléon, à son environnement de feuilles mortes, la photographie dans la jungle est un travail du plus haut niveau.

«La jungle est réfractaire à la photographie», écrit Lanting en introduction. Plus loin, il racontera comment des fourmis coupeuses de feuilles ont rongé la toile de sa tente et mangé les fils de son dispositif de photographie à distance, comment la moisissure a envahi son objectif et comment des larves ont surgi de l'épiderme de sa jambe, en cours de travail et d'expédition.

Mais tous ces sacrifices, tous ces obstacles, toutes ces épreuves n'étaient que défi pour le photographe, qui a gravi les pentes du mont Kinabalu, à Bornéo, pour traquer la couleur voyante de la rafflesia, la plus grande fleur du monde, ou qui s'est enfoncé dans la jungle de Madagascar pour capter le regard furtif d'un aye-aye, sorte de primate lémurien en voie d'extinction.

«L'aye-aye est, selon les autochtones, un esprit maléfique: "Si vous en regardez un dans les yeux, vous deviendrez fou", me déclare un homme; "Vous vous perdrez et ne retrouverez jamais votre chemin",

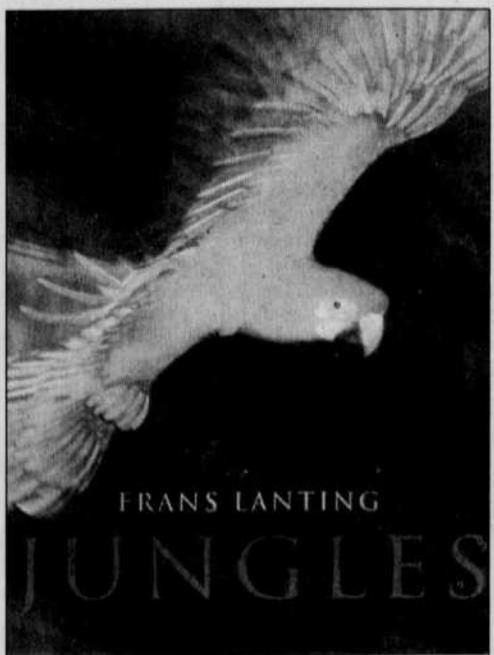
ajoute un autre; "Un membre de votre famille mourra à moins que vous ne réussissiez à abattre l'animal sur place", renchérit un troisième», écrit Lanting.

Et le livre *Jungles* ne fournit pas que de belles images. Entre les magnifiques planches de grenouilles volantes ou de plantes grimpances semble s'envoler la vibration de la jungle sauvage, du Pérou à l'Indonésie, ou résonner le mouvement du caïman brésilien dans l'eau.

L'oreille humaine ne capte d'ailleurs qu'une infime fraction des sons qui circulent dans la jungle, son spectre omettant les ultrasons des chauves-souris ou les infrasons des libellules et des scarabées. Et au delà de la faune et de la flore, le photographe a voulu montrer comment l'obscurité naît dans la forêt, comment la vue cède à l'ouïe et à l'odorat, comment les espèces qui y vivent sont profondément sauvages, toutes imprégnées de mécanismes de survie. «Je veux montrer ce que nous avons à perdre, et pour quoi les défenseurs de l'environnement, dont je fais partie, doivent se battre», écrit-il. A nous maintenant de protéger ses richesses.

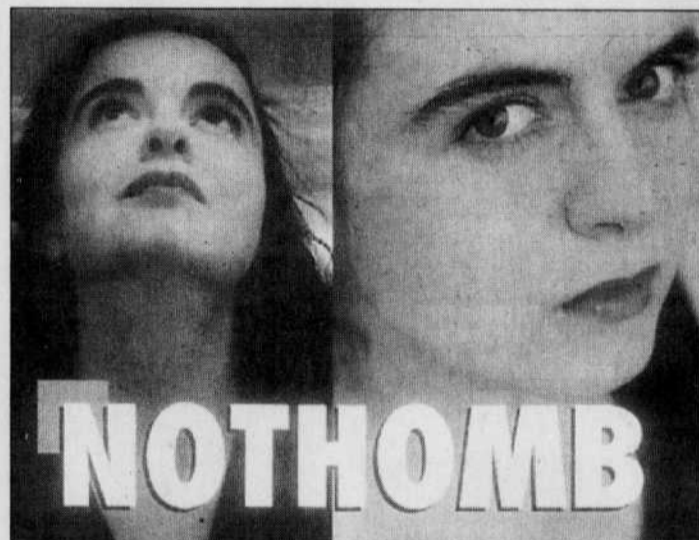
JUNGLES

Frans Lanting
Taschen, en collaboration avec
Terra Editions
Cologne, 2000, 260 pages



FRANS LANTING

JUNGLES



AMÉLIE NOTHOMB

Métaphysique des tubes

roman

«Ensuite, il ne s'est plus rien passé.»

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

Des cadeaux plein les poches

Anne Cuneo
Le trajet d'une rivière

Anne Cuneo
Le trajet d'une rivière



Laure Adler
Marguerite Duras

Laure Adler
Marguerite Duras



Kundera
L'identité

Milan Kundera
L'identité



Frédéric Beigbeder
Nouvelles sous ecstasy

Frédéric Beigbeder
Nouvelles sous ecstasy



Christine Brouillet
Les neuf vies d'Edward

Christine Brouillet
Les neuf vies d'Edward



Roger Grenier
Les larmes d'Ulysse

Roger Grenier
Les larmes d'Ulysse



Clélie Aster
O.D.C.

Clélie Aster
O.D.C.



Christian Bobin
Geai

Christian Bobin
Geai



Pierre Péju
Naissances

Pierre Péju
Naissances



Daniel Pennac
Aux fruits de la passion

Daniel Pennac
Aux fruits de la passion



Régis Jauffret
Clémence Picot

Régis Jauffret
Clémence Picot



Kenzaburô Oé
Le jeu du siècle

Kenzaburô Oé
Le jeu du siècle



Michel Tournier
Célébrations

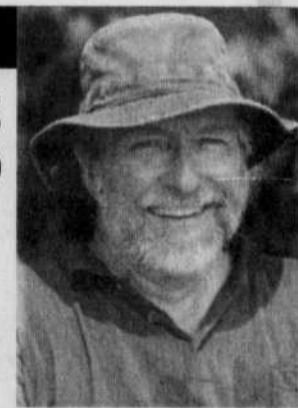
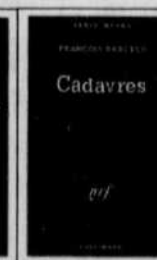
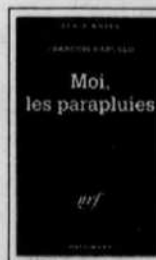
Michel Tournier
Célébrations



Série Noire

FRANÇOIS BARCELO

MOI, LES PARAPLUIES
CADAVRES
CHIENS SALES



«Les cons quand ça fait une connerie, ça en fait tout de suite une autre plus grosse, pour faire oublier la première.»

Chiens sales

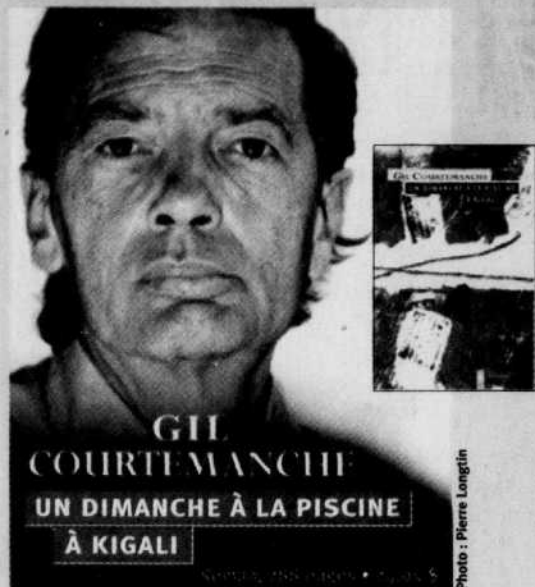
En France, des poulets
Aux États-Unis, des cochons
Au Québec, des chiens sales

GALLIMARD

Boréal



De la littérature...



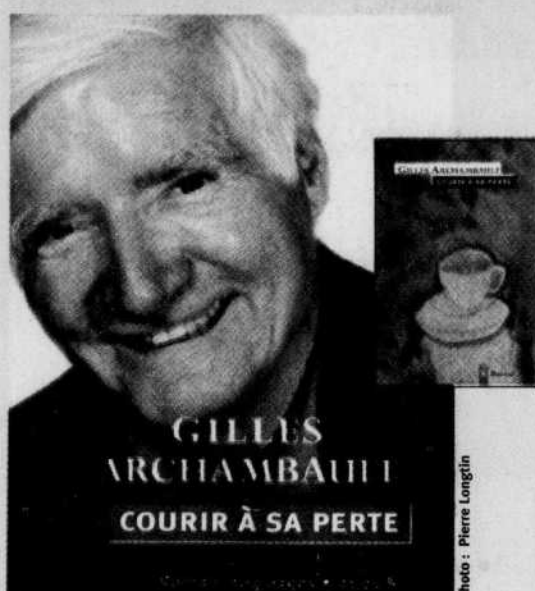
GIL COURTI-MANCHI
UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI

Photo : Pierre Longtin



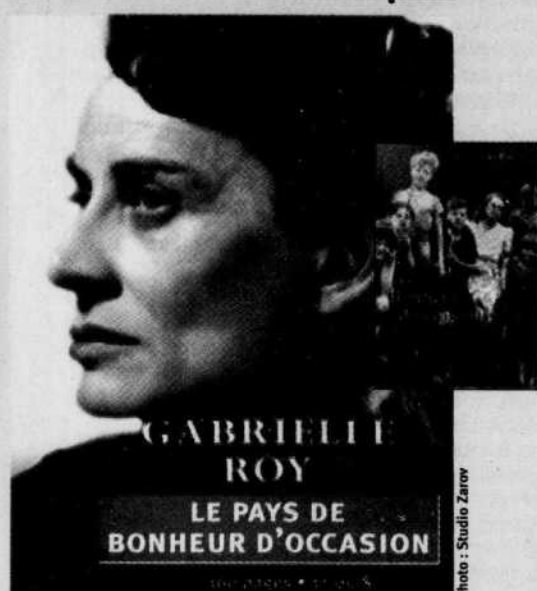
MARIE LABERGE
GABRIELLE

Photo : Johanne Mercier



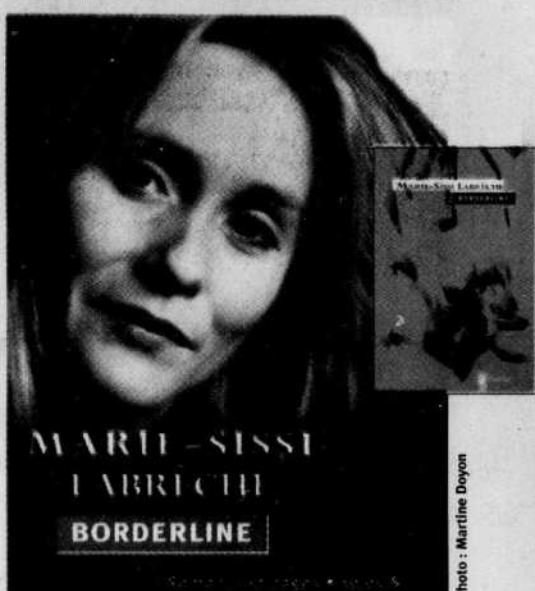
GILLIS ARCHAMBAULT
COURIR À SA PERTE

Photo : Pierre Longtin



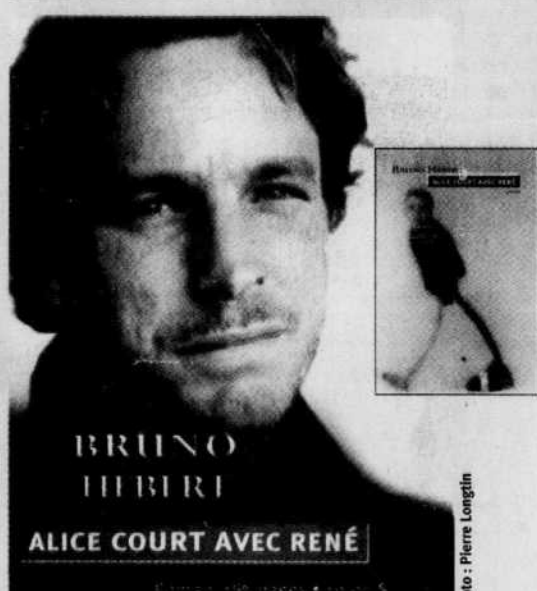
GABRIELLE ROY
LE PAYS DE BONHEUR D'OCCASION

Photo : Studio Zeno



MARIE-SISSI LABRICHE
BORDERLINE

Photo : Martine Doyon



BRUNO TIBERTI
ALICE COURT AVEC RENÉ

Photo : Pierre Longtin

des essais...

Jocelyn Létourneau
Passer à l'avenir
Essai,
198 pages
24,95 \$



Daniel Poliquin
Le Roman colonial
Essai,
264 pages
22,95 \$



Jacques T. Godbout
Le Don La Dette et l'Identité
Essai,
192 pages
22,95 \$



Jean Provencher
Chronologie du Québec 1534-2000
364 pages
15,95 \$



et autres plaisirs de la vie



120 pages • 19,95 \$



264 pages • 27,95 \$



Récits, 280 pages • 24,95 \$

des lauréats...

Prix Médicis étranger,
Prix Giller
Prix du Gouverneur général, *fiction langue anglaise*
Prix Kiriya Pacific Rim

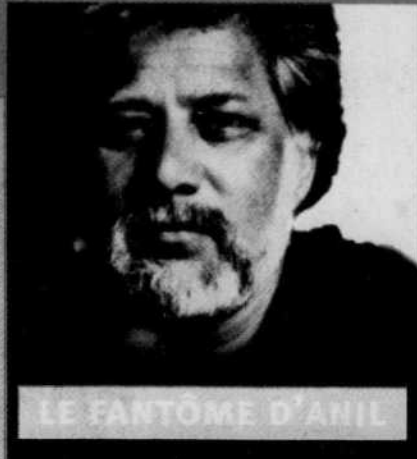


Photo : Adam Elder/Scotman publications



MICHAEL ONDAATJE
Roman, 320 pages • 27,95 \$

Prix Ringuet de l'Académie
des lettres du Québec
Prix France-Québec Philippe-Rossillon



Photo : Martine Doyon



CHRISTIANE DUCHESNE
Roman, 128 pages • 17,95 \$

Prix France-Québec

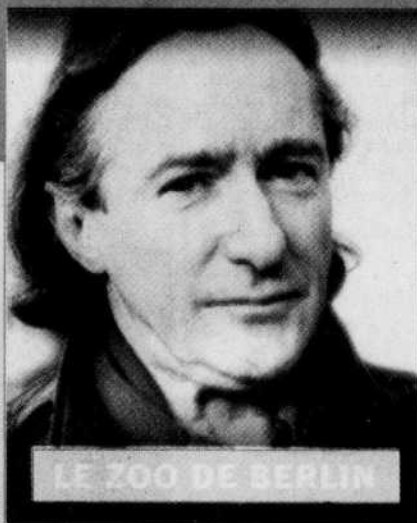


Photo : Martine Doyon



LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
Roman, 296 pages • 27,95 \$

Prix du Gouverneur général
Études et essais

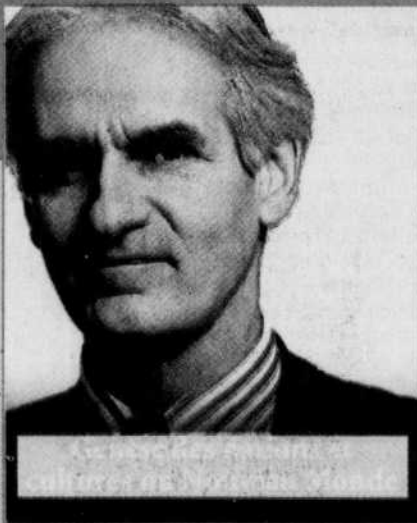
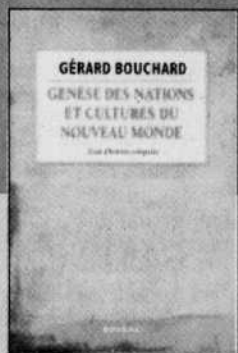


Photo : Martine Doyon



GÉRARD BOUCHARD
Essai, 504 pages • 34,95 \$

Prix Athanase-David

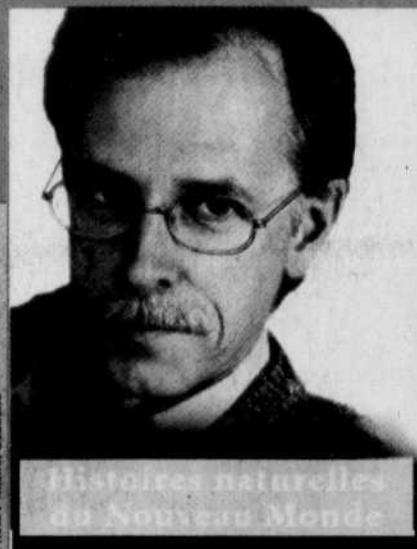


Photo : Michel Boudreau



PIERRE MORENCY

Boréal



www.editionsboreal.qc.ca